

Le bouddhisme et la mort

par

M. O'C. Walshe

Le grand inavouable

(Remarque : on pense encore souvent aujourd'hui que toute forme de croyance en une vie après la mort est « non scientifique ». Pour désarmer toute critique à ce sujet, les lecteurs sont renvoyés à l'annexe dans laquelle la question est brièvement traitée.)

On dit parfois que la mort a aujourd'hui remplacé le sexe comme « le grand inavouable », et il s'agit certainement, pour la plupart des gens, d'un sujet inconfortable auquel ils ne veulent pas trop réfléchir. Pourtant, s'il y a une chose qui est sûre dans la vie, c'est que nous mourrons tous tôt ou tard. Il y avait autrefois un credo qui déclarait : « Des millions de personnes vivant aujourd'hui ne mourront jamais », et il avait un grand attrait – mais tous ceux qui l'ont entendu proclamer pour la première fois sont maintenant morts. Nous devons donc tous faire face à la mort, que cela nous plaise ou non. Et nous le savons tous, même si nous essayons de l'oublier. Arrêtons donc, au moins pour un moment, de vouloir l'oublier et regardons la mort droit en face. Il est bien sûr tout à fait vrai que nous pouvons être trop préoccupés par la mort. Il y a ceux qui sont rongés par la peur de la mort au point qu'ils n'ont pratiquement plus d'énergie ni de joie de vivre, et il y en a d'autres pour qui la mortalité et tous ses accompagnements et pièges exercent une fascination particulière. Faire face à la mort de manière réaliste ne signifie pas en être obsédé. Ici comme à d'autres égards, le bouddhisme enseigne une Voie médiane. Pour ceux qui ont une préoccupation malsaine avec le sujet, cela peut enseigner une préoccupation plus saine et plus équilibrée ; pour ceux qui cherchent à tout prix à éviter d'y penser, cela peut aussi témoigner d'une approche raisonnable. La peur de la mort est un état d'esprit malsain, et pour cela, comme pour d'autres états d'esprit malsains, le bouddhisme peut proposer un remède. Aujourd'hui, en Occident, il existe de nombreuses attitudes différentes à l'égard de la mort et un grand nombre de personnes en sont probablement assez déconcertées, ne sachant que croire. Mais deux principales prédominent : la vision chrétienne traditionnelle et la vision laïque moderne. La vision chrétienne traditionnelle (qui comporte de nombreuses variantes de détails) affirme la réalité d'une vie après la mort, ce que la vision laïque moderne nie ou, à tout le moins, y appelle fortement.

Le point de vue chrétien traditionnel

Elle affirme que l'homme a une âme immortelle, créée par Dieu. Après la mort, l'homme recevra, sous une forme ou une autre, la récompense ou la punition de ses actes sur terre. En bref, les bons iront au paradis et les méchants en enfer. Le paradis et l'enfer sont éternels. Bien sûr, de nombreux chrétiens - même les plus "traditionnels" - sont plus ou moins mal à l'aise à ce sujet, en particulier en ce qui concerne l'éternité de l'enfer, mais cette doctrine est toujours enseignée par de nombreuses Églises sous une forme ou une autre, avec

quelques lacunes ou réserves. Il convient également de noter que, selon ce point de vue, seul l'homme possède une "âme immortelle" et que les "animaux" (non humains) périssent simplement à la mort. Quelques chrétiens, surtout en Angleterre, n'aiment pas cela et espèrent retrouver leurs animaux de compagnie dans un autre monde. Une enquête montrerait probablement qu'il s'agit là d'une véritable pierre d'achoppement pour un plus grand nombre de personnes que ce que l'on pourrait supposer.

La vision laïque moderne

Selon ce point de vue, qui se veut généralement "scientifique", l'homme n'est qu'un animal parmi d'autres et, comme les animaux dans la vision chrétienne, il périt simplement et totalement à la mort physique. En fait, il pourrait s'agir en partie d'un héritage non reconnu de la pensée chrétienne. Le chrétien dit : "Les animaux n'ont pas d'âme". Le laïciste complète cette affirmation en disant : "L'homme est un animal, il n'a donc pas d'âme. La biologie moderne, la science médicale, la psychologie, etc. tendent nettement (explicitement ou non) à prendre ce point de vue pour acquis. Comme on l'a dit et comme on le verra, le fondement "scientifique" de cette attitude est pour le moins très discutable. Mais ses tenants sont souvent des personnes jouissant d'un grand prestige et sont largement écoutés par ceux qui ne se sentent pas capables de se faire une opinion indépendante sur ce sujet.

L'attitude bouddhiste

L'attitude bouddhiste à l'égard de ces deux types de points de vue est qu'il s'agit d'extrêmes, dont aucun n'est en fait vrai. Le premier type de point de vue est appelé dans le bouddhisme "l'hérésie de l'éternalisme" (sassatavaada), tandis que le second est appelé "l'hérésie de l'annihilationnisme" (ucchedavaada). En fait, les deux passent à côté de l'essentiel.

Ce qui se passe réellement selon le bouddhisme ne peut être clairement compris que si l'on connaît la vision bouddhiste de la nature générale de l'homme. Mais avant d'aborder cette question (dans la mesure où elle est pertinente pour notre sujet), il convient d'observer comment la vision bouddhiste peut être mal interprétée. Si nous disons, par exemple, que dans la vision bouddhiste l'homme ne se distingue pas des animaux par la possession d'une "âme immortelle", cela ressemble beaucoup à la position laïque moderne. Si, d'autre part, on souligne que, selon le bouddhisme, nous récoltons les récompenses et les peines, après la mort, pour nos actions dans cette vie, cela ressemble plutôt à la position chrétienne traditionnelle. Si l'on affirme que les deux propositions sont correctes, le résultat ressemble à une contradiction, alors qu'il n'en est rien. Ces malentendus sur le bouddhisme résultent de l'incapacité à réaliser le type d'"illusion d'optique" qui se produit lorsqu'une position médiane est vue depuis l'un des extrêmes. Si une île se trouve exactement au milieu d'une rivière, elle semble plus proche de la rive opposée que de l'observateur. Seul un observateur se trouvant sur l'île peut voir qu'elle est équidistante. Vue de l'extrême gauche, toute position centrale semble beaucoup plus à droite qu'elle ne l'est, et vice versa. Le même phénomène est couramment observé en politique et dans d'autres domaines.

Dans ce cas, le véritable point de vue bouddhiste est que le courant impersonnel de la conscience s'écoule - poussé par l'ignorance et l'envie - d'une vie à l'autre. Bien que le processus soit impersonnel, l'illusion de la personnalité se poursuit comme dans cette vie.

En termes de vérité absolue, il n'y a pas d'"âme immortelle" qui se manifeste dans une succession de corps, mais en termes de vérité relative par laquelle nous sommes normalement guidés, il y a un "être" qui renaît. Pour atteindre l'illumination, il est nécessaire de prendre conscience de la situation telle qu'elle est selon la vérité absolue ; pour affronter et commencer à comprendre le problème de la mort, nous pouvons, en premier lieu, l'envisager en termes de "vérité relative" qui régit normalement notre vie et qui a sa validité dans sa propre sphère. Il suffit, pour l'instant, de se rappeler qu'il s'agit d'une vision "provisoire" des choses. A cet égard, nous devons également observer que nous ne traitons que de la question de la mort telle qu'elle affecte l'homme ordinaire, et non celui qui a atteint l'Illumination.

On peut donc dire que le bouddhisme, tout en rejetant l'annihilationnisme, est en partie d'accord avec les éternels, dans la mesure où il accepte une forme de survie, sans pour l'instant s'interroger sur les différences.

Implications du "survivalisme" et de l'"annihilationnisme"

Le fait de croire ou non à une forme quelconque de survie influe considérablement sur notre conception de la vie. Ceux qui rejettent entièrement l'idée de survie concentrent inévitablement toutes leurs ambitions et tous leurs espoirs, pour eux-mêmes et pour les autres, sur cette seule vie sur terre. Cette vie, pensent-ils, est tout ce qu'ils ont et, pour eux, le seul objectif raisonnable peut être la réalisation d'une sorte de satisfaction mondaine ou de contentement dans ce monde - tout le reste n'ayant pas de sens. Les implications précises d'une telle attitude dépendent fortement du caractère de la personne. L'idéaliste peut se consacrer à toutes sortes de projets visant à améliorer la condition humaine. On prétend, non sans raison, que cette vision des choses a conduit à un grand nombre d'améliorations sociales. Cependant, si l'on considère l'ensemble du tableau, on peut douter que toutes les conséquences sociales d'une vision purement "terrestre" aient été bénéfiques. Et même l'idéaliste doit admettre que ses espoirs sont strictement limités, non seulement pour lui-même mais pour la race elle-même qui s'éteindra inévitablement un jour, peut-être hâtée par la folie de l'homme lui-même ou même par ses tentatives incompetentes de "contrôler la nature". En outre, ceux qui sont moins enclins à l'idéalisme peuvent avoir tendance à considérer cette théorie de la "vie unique" comme une excuse pour s'amuser aussi égoïstement qu'ils le souhaitent pendant qu'ils en ont l'occasion, sans crainte d'un quelconque châtement post-mortem.

En outre, de très nombreuses personnes sont plus ou moins (dans certains cas beaucoup) tourmentées par la peur de l'extinction totale au moment de la mort. Il est inutile de souligner que cela est illogique. Pour beaucoup de ces personnes, la peur du cancer ou d'autres maladies mortelles, ou de la guerre et d'autres catastrophes, n'est pas plus facile à supporter parce qu'elles ne voient pas d'avenir pour elles-mêmes au-delà de la tombe. Ceux qui prêchent avec trop d'enthousiasme l'évangile "nous n'avons qu'une vie" peuvent oublier, dans leur zèle pour les bonnes causes, les graves dommages psychologiques qu'un tel discours peut causer.

La peur de la mort n'est évidemment pas l'apanage de ceux qui ne croient pas en une vie après la mort. Elle est en fait universelle. "Dans le sommeil de la mort, quels rêves peuvent venir ?" est une pensée qui a donné à

réfléchir à bien d'autres qu'Hamlet, et dans le passé, beaucoup ont été terrifiés par le feu de l'enfer - et certains le sont encore. Cependant, il est probable que la plupart des personnes qui croient ou voudraient croire en la survie aujourd'hui se contentent en fait de quelque chose de vaguement réconfortant, d'un peu fantaisiste et dont les détails ne sont pas clairement envisagés.

Il convient de noter que l'absence de croyance en la survie n'est pas totalement incompatible avec une attitude religieuse, bien que la plupart des croyants sincères de toutes les religions aient probablement une foi de ce type, aussi vague soit-elle. La religion juive, par exemple, n'a pas grand-chose à dire sur l'existence d'une vie après la mort (bien qu'elle ne le nie pas), et il est probable que de nombreux juifs orthodoxes n'y croient guère ou pas du tout. Cela est dû en partie à la réticence de la plus grande partie de la Bible hébraïque (connue des chrétiens sous le nom d'Ancien Testament) sur le sujet et, à cet égard, la préoccupation bien connue des juifs pour leur race et sa pérennité est significative - comme dans le cas des laïques mentionnés ci-dessus. La relation est évidemment inverse : le juif, préoccupé par la survie de sa race, ne pense guère à sa survie personnelle. Le laïc, qui rejette la survie personnelle, place ses espoirs dans celle de la race. La préoccupation de nombreux ecclésiastiques chrétiens pour les problèmes sociaux d'aujourd'hui va souvent de pair avec une réticence marquée sur le sujet de la survie, et parfois même avec un certain degré de scepticisme ouvert. Dans certains cas, cela ressemble à une capitulation à peine voilée face à la vision matérialiste dominante de l'époque actuelle.

Il convient de noter que l'absence de croyance en la survie n'est pas totalement incompatible avec une attitude religieuse, bien que la plupart des croyants sincères de toutes les religions aient probablement une foi de ce type, aussi vague soit-elle. La religion juive, par exemple, n'a pas grand-chose à dire sur l'existence d'une vie après la mort (bien qu'elle ne le nie pas), et il est probable que de nombreux juifs orthodoxes n'y croient guère ou pas du tout. Cela est dû en partie à la réticence de la plus grande partie de la Bible hébraïque (connue des chrétiens sous le nom d'Ancien Testament) sur le sujet et, à cet égard, la préoccupation bien connue des juifs pour leur race et sa pérennité est significative - comme dans le cas des laïques mentionnés ci-dessus. La relation est évidemment inverse : le juif, préoccupé par la survie de sa race, ne pense guère à sa survie personnelle. Le laïc, qui rejette la survie personnelle, place ses espoirs dans celle de la race. La préoccupation de nombreux ecclésiastiques chrétiens pour les problèmes sociaux d'aujourd'hui va souvent de pair avec une réticence marquée sur le sujet de la survie, et parfois même avec un certain degré de scepticisme ouvert. Dans certains cas, cela ressemble à une capitulation à peine voilée face à la vision matérialiste dominante de l'époque actuelle.

Bien sûr, nombreux sont ceux qui croient - à tort ou à raison - qu'ils peuvent entrer en contact avec les défunts. Les médiums qui prétendent pouvoir le faire sont nombreux, et bien que certains (il est impossible de dire combien) soient frauduleux et que d'autres se fassent des illusions, il serait extrêmement imprudent de supposer que c'est toujours le cas. Il existe incontestablement de véritables clairvoyants, guérisseurs spirituels et autres personnes spécialement douées, comme toute personne prête à entreprendre une enquête impartiale peut facilement le découvrir. Mais dans l'esprit du public, ces personnes ont encore tendance (bien que peut-être moins qu'autrefois) à être rejetées en masse comme étant frauduleuses ou, au mieux, grincheuses. Ceux qui les consultent le font souvent subrepticement, en cachant le fait à leurs amis comme un secret coupable qu'ils auraient honte de divulguer. Si une préoccupation excessive pour ces questions n'est pas nécessairement une bonne chose, le scepticisme méprisant et bruyant de nombreuses personnes à l'esprit matérialiste est

simplement une réponse inadéquate à quelque chose qu'elles ignorent lamentablement - parfois même de manière coupable.

Répression

La peur de la mort étant profondément ancrée en chacun de nous, la propagation d'une attitude de scepticisme total peut faire beaucoup de mal. Même un grand psychologue comme feu le Dr Ernest Jones, biographe de Freud, a jugé nécessaire de déclarer qu'il était important d'éliminer de son esprit toute croyance en une vie après la mort. Si, en fait, il pouvait être prouvé d'une manière ou d'une autre (ce qui n'est pas le cas) qu'il n'y a pas de vie après la mort, et s'il était possible, grâce à la psychanalyse ou à d'autres méthodes de ce genre, de se débarrasser de toute peur de l'extinction, ce serait peut-être une bonne chose. Mais comme ces prémisses ne peuvent être étayées, l'affirmation tombe à l'eau. Le fait est que la psychanalyse orthodoxe a pu découvrir beaucoup de choses sur le problème du sexe, avec lequel elle a pu largement (mais pas entièrement) faire face. Mais elle n'avait pas et n'a toujours pas l'équipement nécessaire pour traiter de manière adéquate le problème de la mort. Ce que le Dr Jones (tout freudien qu'il était) n'a pas vu, c'est que le seul résultat d'une telle tentative peut être la répression ! La répression peut être brièvement définie comme "le processus actif de mise à l'écart et d'éjection, de bannissement de la conscience, des idées et des impulsions qui lui sont inacceptables". Nous pouvons l'appeler l'auto-illusion réussie. Ses effets délétères sur le psychisme sont bien connus, notamment grâce aux travaux de Sigmund Freud et de ses disciples. Dans ce cas, cela signifie que nous nous trompons nous-mêmes en croyant que nous n'avons pas peur de la mort - et en fait, de très nombreuses personnes le font. Le bouddhisme est en fait une méthode encore meilleure et plus radicale que la psychanalyse pour traiter les refoulements, et il est souvent difficile de convaincre les gens qu'ils n'ont pas "transcendé", mais simplement refoulé leur peur de la mort ! Nous conseillons vivement au lecteur d'envisager sérieusement la possibilité qu'il ait fait cela, en tenant compte du fait que, dans la nature des choses, une réaction négative immédiate ne prouve rien ! S'il existe une tendance instinctive à fuir le sujet, la réponse est en fait évidente, même si elle est difficile à accepter. Cela est dû non seulement à la peur elle-même, mais aussi à la vanité, c'est-à-dire à la croyance que l'on est "avancé".

Conséquences

Les conséquences d'un refus catégorique de la possibilité de survie (dont le Dr Jones fait l'éloge) sont la persistance de la peur de la mort, sous une forme ouverte ou refoulée. Dans les deux cas, il y a distorsion de la psyché avec la souffrance qui en résulte, quelle que soit la forme exacte qu'elle prend. Étant donné qu'une telle attitude de déni est très répandue dans de nombreuses parties du monde aujourd'hui (et même officiellement prescrite dans certains endroits), ces effets délétères, à très grande échelle, sont tout à fait inévitables. En passant, on peut supposer que si la survie n'existait pas, nous n'aurions pas cette peur intrinsèque de la mort.

Dans les circonstances actuelles, l'homme qui pense, ou veut penser autrement, se trouve dans une sorte de dilemme. En supposant qu'il ne soit pas un médium, qu'il ne soit pas attiré par le spiritisme ou autre, et qu'il ne soit pas non plus un croyant orthodoxe dans l'une des religions traditionnelles, il est probablement en proie à des doutes et n'a, au mieux, qu'une vague notion de ce qu'il "croit". Il peut se livrer à de nombreuses spéculations fantaisistes. Il ne sait pas du tout sur quelle base il peut juger de la validité éventuelle de ces idées. Sous l'influence de son environnement, sa croyance, aussi vague soit-elle, mais peut-être fondée sur une

véritable intuition, risque d'être faible et de lui faire défaut en période de crise. Dans un tel cas, le fait de rejeter résolument toutes ces idées comme des "vœux pieux" peut même, pour le moment, apporter un sentiment de soulagement (surtout lorsque ses pensées sur l'au-delà tendent à susciter des craintes exagérées d'un terrible châtement). Tout cela doit être admis, et c'est probablement pour de telles raisons que des penseurs comme le Dr Jones préconisent la voie qu'ils suivent. En fait, bien sûr, cela ne résout pas le vrai problème.

Les inconvénients sociaux et personnels de la "solution Jonesienne" ne s'arrêtent pas là. Cette attitude négative est le résultat d'une vision matérialiste du monde qui, bien qu'elle soit encore partagée par de nombreux scientifiques, est en fait dépassée. Par essence matérialiste, elle tend également à réduire notre respect pour la vie humaine. La conception chrétienne traditionnelle selon laquelle "les animaux n'ont pas d'âme" est en fait semi-matérialiste en ce sens. Ceux qui pensent que l'homme est un cas particulier ont trop facilement tendance à adopter le point de vue (malheureusement soutenu par la Bible) selon lequel les animaux lui sont totalement soumis et peuvent être traités comme des moins que rien - d'où l'élevage industriel et bien d'autres horreurs de ce genre. Le vrai matérialiste va plus loin et considère l'homme lui-même comme un "animal" dans ce sens. Les conséquences extrêmes d'une application radicale de cette idée peuvent être observées aujourd'hui dans de nombreux endroits et sont souvent tout à fait épouvantables. Mais même tempérées par l'"humanisme libéral", elles peuvent être assez graves. Le pouvoir sur la vie et la mort est donné au corps médical et à d'autres dans une mesure qui est parfois tout à fait irresponsable. La chirurgie de transplantation, par exemple, est fondée sur une conception de la mort qui est totalement contraire à l'éthique selon les normes traditionnelles, indépendamment de toute considération "religieuse", et des objections similaires s'appliquent aux demandes d'avortement pratiquement sans discrimination.

La mort et le bouddhiste

Quelle devrait donc être une attitude véritablement bouddhiste à l'égard de la mort ? Notons tout d'abord que dans le christianisme traditionnel, comme par exemple dans l'Eglise catholique romaine (qui a plus de sagesse - malgré toutes les réserves que l'on peut faire - qu'on ne lui en accorde souvent ! Des rites spéciaux sont accomplis et tout est mis en œuvre pour aider le mourant à s'éteindre dans ce qui est considéré comme un bon état d'esprit. Pour ceux qui ne croient pas en un au-delà, tout cela n'a aucun sens. Pour les bouddhistes et autres "survivalistes" non catholiques, elles peuvent faire l'objet de certaines critiques, mais le principe est tout à fait admirable. Dans le bouddhisme tibétain en particulier, il existe des observances de nature très similaire, tandis que dans les pays Theravada, l'assistance aux mourants fait partie des devoirs d'un vipassanaa bhikkhu. Bien sûr, l'état d'esprit dans lequel un bouddhiste doit mourir n'est pas tout à fait le même que celui que l'on attend d'un adepte d'une religion théiste. Mais il est au moins préférable d'essayer d'apporter aux mourants toute la compréhension possible, plutôt que de les droguer jusqu'à l'inconscience, comme s'il s'agissait d'une mesure de routine.

Cependant, lorsque l'on est en train de mourir, il est un peu tard pour commencer à penser sérieusement à la mort. Nous devrions nous familiariser avec cette idée bien avant d'espérer qu'elle se produise ! D'ailleurs, même pour les jeunes et les forts, elle peut survenir de manière soudaine et inattendue. Mors certa - hora incerta, "La mort est certaine - l'heure est incertaine". Garder cela à l'esprit est pour le bouddhiste un aspect important de la compréhension juste. C'est pourquoi la pratique bouddhiste de la méditation sur la mort - qui n'est pas très populaire en Occident - devrait être encouragée. Pour le bouddhiste, la mort n'est pas la fin

absolue, mais elle signifie la rupture de tous les liens qui nous attachent à notre existence présente. Par conséquent, plus nous serons détachés de ce monde et de ses attraits, plus nous serons prêts à mourir et, incidemment, plus nous avancerons sur le chemin qui mène à l'absence de mort - car c'est l'un des noms de Nibbaana : amata.m "l'état sans mort". En revanche, pour ceux qui ne sont pas allés aussi loin sur le chemin, la mort est inséparable de la naissance. L'existence dans le monde phénoménal (sa.msara) est une succession de naissances et de morts. L'une ne peut être comprise sans l'autre, et ne peut exister sans l'autre.

Nous craignons tous la mort, mais nous devrions également craindre la renaissance qui la suit. Dans la pratique, ce n'est pas toujours le cas. La peur de la renaissance est moins forte que celle de la mort. Cela fait partie de notre vision habituelle à courte vue (pour ceux qui croient réellement à la renaissance), et il faut se rendre à l'évidence. La pleine illumination ne sera atteinte que lorsqu'il y aura la volonté de transcender toutes les formes de "renaissance", même les plus agréables. Bien que, dans un premier temps, l'acceptation du fait de la renaissance puisse aider à surmonter la peur de la mort, l'attachement à la renaissance elle-même doit également être progressivement surmonté.

Le désir de mort

Si la peur de la mort est forte, il y a aussi, curieusement, un désir de mort. La psychanalyse a beaucoup à dire à ce sujet, même si elle n'est peut-être pas très éclairante. Il n'en reste pas moins que de nombreuses personnes manifestent des tendances suicidaires, voire se suicident, quelle qu'en soit l'explication. Le Bouddha a en fait inclus ce "désir de mort" comme la troisième des trois sortes de désirs : outre le désir des plaisirs des sens, nous trouvons dans la formule de la deuxième noble vérité le désir du devenir (bhavata.nhaa) et le désir de la cessation (vibhavata.nhaa). La vie étant par nature frustrante, nous ne pouvons jamais l'obtenir selon nos propres termes, d'où l'envie d'y mettre fin. L'erreur, bien sûr, réside dans le fait que l'on ne peut pas "sortir" si facilement, puisque la mort par suicide, comme toute autre mort, est immédiatement suivie d'une renaissance dans un plan ou un autre - très probablement pire que celui que l'on a quitté. Le point de vue chrétien traditionnel est en effet que le suicide est un péché mortel, ce qui implique qu'il s'agit d'un cas de "passer de la poêle à frire au feu". Certains psychanalystes parlent - par ignorance - du "principe du Nirvana" à propos du désir de mort. Mais il ne s'agit pas ici d'un désir de libération véritable, mais d'une simple réaction de fuite. Ce n'est que si, par une perspicacité plus profonde que celle des freudiens, cette répulsion est suivie d'une équanimité complète qu'elle peut être tournée vers le supramondain qui seul est le but du bouddhisme.

Psychologie du survivalisme et de l'anti-survivalisme

Il est évidemment facile de suggérer que ceux qui croient en une certaine forme de survie sont victimes de vœux pieux, de fantasmes, etc. Et dans de nombreux cas, il y a une bonne part de vérité dans cette allégation. Mais ce dont on se rend moins compte, c'est que la situation inverse existe également. Comme nous l'avons indiqué, il existe un certain nombre de cas de croyance curieusement fanatique et intolérante en la "mort comme fin". Il a été suggéré plus haut que cette attitude cache une peur de la mort refoulée. Elle trahit également une certaine vanité : en l'adoptant, on apparaît comme "scientifique", "réaliste", "dur", etc. Il peut même s'agir, dans une certaine mesure, d'une affirmation de sa masculinité (incrédulité à l'égard des "contes de vieilles femmes", etc.) Le fait que les femmes soient plus nombreuses que les hommes à fréquenter les églises

peut s'expliquer en partie par le fait que les femmes en général ressentent moins le besoin que les hommes de faire ce "numéro" particulier (elles en ont d'autres !).

Outre ces facteurs, cette attitude donne aussi, curieusement, un certain sentiment de "sécurité". On s'est fait une opinion sur cette question particulière et on peut maintenant l'écarter et passer à autre chose. Cela permet au scientifique - et au politique - de prendre des décisions "réalistes" sans se référer aux objections traditionnelles. De plus, en excluant une branche entière de phénomènes de la nécessité d'une investigation, cela contribue à rendre notre connaissance scientifique plus "propre et ordonnée". Malheureusement pour ce type de point de vue, il existe tout un champ de connaissances qui va directement à l'encontre de toute vision mécaniste et matérialiste du monde. Une grande variété de phénomènes paranormaux - dont certains ont un rapport direct avec la question de la survie - sont si bien attestés qu'il est difficile de les ignorer. Certains scientifiques s'arrangent pour ignorer tout cela et continuent à se comporter comme s'il n'y avait "rien". Quelques-uns - une minorité de plus en plus importante - enquêtent et sont convaincus qu'il y a au moins quelque chose "là", quelle que soit la manière dont on l'explique. D'autres ne peuvent faire ni l'un ni l'autre, c'est-à-dire qu'ils ne peuvent ni ignorer tout ce qui se passe, ni enquêter avec une véritable objectivité. C'est pourquoi ils s'érigent en "déboulonneurs". Ils entreprennent d'"exposer" ou de "réfuter" tout ce qu'ils désapprouvent.

L'hypothèse est en fait que puisque, certes et évidemment, il existe des médiums frauduleux, etc., toutes ces personnes sont donc frauduleuses ou en tout cas trompées. De nombreux livres et articles sont parus ces dernières années, « démystifiant » assidûment divers cas classiques de phénomènes paranormaux. Mais des enquêtes véritablement impartiales montrent fréquemment que, quelles qu'aient pu être les faiblesses de la couverture de ces cas, les démystificateurs ont en fait largement dépassé toute critique raisonnable et ont parfois été eux-mêmes – inconsciemment sans aucun doute – sans aucun scrupule. Le cas bien connu de « Bridey Murphey » il y a quelques années l'illustre. Une « démystification » très confiante de cette histoire s'est révélée, après une enquête plus approfondie, assez loin de la réalité. Un livre sur l'hypnose méprise également les tentatives de rappel de vies antérieures par cette méthode. L'auteur les appelle "un tas de cochonneries" (notez le langage émotif) et implique clairement une suggestion frauduleuse délibérée de la part de l'hypnotiseur - une suggestion qui est non seulement ridicule mais diffamatoire. Et l'auteur de cet article a entendu un jour une psychologue très intelligente dire : "Je préfère croire n'importe quoi plutôt que d'accepter la précognition : cela bouleverserait toute ma conception scientifique de l'univers !" Peut-être peut-on même sympathiser un peu avec cette dame ; néanmoins, comme la précognition, aussi mystérieuse soit-elle, est un fait bien attesté, c'est à elle de réviser sa conception de l'univers. Elle a cependant clairement exprimé le dilemme dans lequel se trouvent aujourd'hui de nombreuses personnes scientifiquement formées.

Compte tenu de tout cela, il est important d'être conscient des motivations psychologiques qui peuvent sous-tendre les différentes attitudes face à l'ensemble de ce problème – non seulement chez les autres mais chez soi-même. Tandis qu'une crédulité excessive et une pratique non critique de l'occultisme sont à déplorer (et comportent leurs propres dangers sérieux), l'extrême opposé du rejet total devrait également être traité avec plus de suspicion et de réserve qu'il ne l'est souvent.

Spiritualisme et occultisme

Même si le bouddhisme n'encourage certainement pas à trop se préoccuper de ces questions, il ne nie évidemment pas l'existence de diverses classes d'êtres « désincarnés ». Ils habitent dans divers royaumes et sur différents plans, certains plus élevés et plus heureux que ce monde, d'autres, comme les soi-disant « fantômes affamés » (petas), plus misérables. Ils sont relativement réels, c'est-à-dire pas moins « réels » que nous-mêmes dans ce monde. Ils appartiennent tous, sans exception, au royaume du samsara ou « naissance et mort », et leur séjour dans l'un des royaumes qu'ils habitent est donc temporaire, bien que dans certains cas, il puisse être fantastiquement durable selon les humains. normes. Il n'y a ici aucune contradiction avec l'idée de renaissance sur terre, puisque le royaume dans lequel on naît dépend de son kamma, la condition humaine n'étant qu'une des diverses possibilités (bien qu'elle soit particulièrement importante, puisque l'Éveil de tout autre royaume est détenu être pratiquement impossible). Par conséquent, la renaissance humaine est considérée comme aussi souhaitable que rare – une opportunité précieuse qu'il serait insensé de gâcher. Il est également déclaré dans les Écritures que l'homme possède un « corps créé par l'esprit, complet dans toutes ses parties », qui semblerait correspondre au corps « astral » ou « éthérique » auquel font référence les occultistes.

Les occultistes responsables — et ils sont nombreux — sont eux-mêmes, bien sûr, tout à fait conscients des dangers d'une implication imprudente dans ces questions, qu'ils soulignent souvent. Les habitants des différents royaumes ne sont pas des êtres éclairés, et si certains sont sans aucun doute beaucoup plus sages et avancés que l'humain moyen, d'autres ne le sont pas et peuvent même exercer un pouvoir définitivement malveillant.

Il n'appartient pas aux moines bouddhistes de pratiquer les arts occultes – cela leur est en fait interdit formellement – bien que cela ne soit pas rare en Orient. Les bouddhistes occidentaux ne devraient en fait pas non plus se préoccuper de ces questions. S'ils le font néanmoins (comme beaucoup le feront, quoi qu'on dise le contraire), ils devraient au moins faire extrêmement attention à ne consulter que des praticiens responsables et consciencieux, dotés de normes morales élevées. De telles personnes ne sont pas difficiles à trouver et sont souvent de très bons caractères. Mais il faut toujours garder à l'esprit que même les messages tout à fait authentiques des défunts peuvent être trompeurs, car ils sont encore, à des degrés divers, ignorants. Pour cette raison également, la trivialité bien connue de tant de messages « spirituels » ne prouve rien de leur authenticité.

Les êtres des mondes supérieurs sont connus dans le bouddhisme sous le nom de dévas, et il semble certain que beaucoup d'entre eux sont véritablement soucieux d'aider l'humanité dans la mesure de leur pouvoir. On pourrait même suggérer qu'il n'y a peut-être aucune différence essentielle entre les dévas supérieurs et les bodhisattvas de la tradition Mahaayaana.

Certaines personnes sont naturellement psychiques, et certaines développent même des pouvoirs psychiques à la suite ou sous-produit de la méditation. De tels pouvoirs sont parfaitement réels, mais ne devraient pas être recherchés ou s'accrocher s'ils sont atteints. S'ils sont acquis sans une perspicacité suffisante ou une purification morale, ils peuvent être désastreux. C'est une autre des nombreuses illusions de l'humaniste libéral moderne que des choses telles que la « sorcellerie » n'existent pas. La juste indignation face au traitement cruel infligé aux sorcières réelles ou présumées dans le passé ne devrait pas nous amener à imaginer

que tout cela était complètement mythique. Nous devrions donc être très prudents lorsque nous cherchons à entrer en contact avec les plans psychiques, non pas parce qu'ils n'existent pas (si tel était le cas, relativement peu de mal serait causé), mais parce qu'ils existent.

Qu'est-ce que la mort ?

Nous arrivons maintenant à la définition bouddhiste de la mort. Selon le Vén. Nyanatiloka,[2] on l'appelle ordinairement « la disparition de la faculté vitale confinée à une seule vie, et avec celle-ci du processus de vie psycho-physique conventionnellement appelé « Homme, Animal, Personnalité, Ego », etc. cependant, la mort est la dissolution et la disparition continuellement répétées de chaque combinaison physique-mentale momentanée, et elle se produit ainsi à chaque instant.

Cette définition est très importante. À chaque instant (c'est-à-dire des millions de fois par seconde), « je » meurs et « je » renaît, en d'autres termes, un nouveau « je » prend le relais de l'ancien qui a disparu à jamais. À la fin de « ma » vie physique, il y a en même temps une rupture du lien entre ce processus mental et le corps, qui se dégrade rapidement en conséquence. Mais la renaissance, exactement de la même manière, est instantanée dans certains domaines, que ce soit sous forme de conception dans un nouveau ventre ou ailleurs.

Ainsi, la mort, sauf dans le cas de l'arahant (auquel nous ferons brièvement référence), est, du point de vue bouddhiste, inséparable de la renaissance. Mais on distingue deux sortes de renaissance : la renaissance de vie en vie et la renaissance d'instant en instant, comme l'indique la définition ci-dessus. Certaines personnes soutiennent aujourd'hui que le Bouddha n'a enseigné que ce dernier point. Ça n'a pas de sens. Il existe plusieurs centaines de références à la renaissance dans les écritures bouddhistes de toutes les écoles, et elles ne peuvent pas être simplement expliquées comme étant « symboliques » (quoi que cela signifie) ou comme des « concessions aux croyances populaires » (il n'est pas vrai, d'ailleurs, que à l'époque du Bouddha, « tout le monde croyait à la renaissance »). De telles explications ne sont pas non plus nécessaires, car il existe de nombreuses preuves convaincantes de la réalité du processus (voir annexe).

Qu'est-ce que la Renaissance ?

Bien que la « renaissance d'instant en instant » soit très importante à comprendre et ne doit pas être négligée, ce qui nous intéresse vraiment ici est la « renaissance de vie en vie ». A cet égard, deux remarques générales, quelque peu mineures, méritent d'être soulignées. Le terme « naissance » (jaati) ne se limite pas ici à l'expulsion d'un ventre maternel, il inclut d'autres processus tels que l'apparition spontanée d'êtres dans certains états. La naissance du type humain n'est donc qu'un cas particulier. Se pose aussi la question des « états intermédiaires » entre les naissances. Certains bouddhistes, et d'autres, parlent de tels états. Ce n'est en réalité qu'une question de sémantique : du moins du point de vue Theravada, tout soi-disant état intermédiaire entre des existences d'un certain type est en soi une « renaissance ».

La raison pour laquelle la renaissance, quelle qu'elle soit, a lieu est due à la force non dépensée du tanhaa ou du désir, conditionnée par l'ignorance. Cette force d'ignorance et d'envie est comparable à un puissant courant électrique. Supposer qu'elle cesse à la mort physique est en réalité tout à fait déraisonnable et contredit la loi de conservation de l'énergie. Quant à la question de l'identité de l'être qui renaît avec celui qui

est mort, la meilleure réponse est celle donnée par le Vénérable Naagasena au roi Milinda : « Ce n'est ni pareil ni différent » (na ca so na c'a ~n~non). L'ensemble du processus est en réalité assez impersonnel, mais il semble qu'un être existe et renaît. Nous pouvons ainsi faire une distinction claire entre les termes « Réincarnation » et « Renaissance ».

"Réincarnation" est le terme utilisé par ceux qui soutiennent qu'une entité réelle (une "âme") existe et passe de vie en vie, occupant des corps successifs. Littéralement, cela ne devrait s'appliquer qu'à la manifestation dans des corps « charnus », bien qu'il soit également couramment appliqué aux états désincarnés. « Renaissance » fait référence à la vision bouddhiste selon laquelle, même si c'est effectivement ce qui semble se produire, le véritable processus est entièrement impersonnel. Ce qui, par conséquent, en termes de vérité relative apparaît (et peut être vécu par certains) comme la Réincarnation, est en termes de vérité absolue, la Renaissance. La formulation de l'origine dépendante (pa.ticca-samuppaada) décrit le processus comme suit : l'ignorance conditionne les sankhaaras (le karmique des modèles de personnalité), les sankhaaras conditionnent la conscience, la conscience conditionne l'esprit et le corps, et ainsi de suite. Cela signifie que le modèle ou la « forme » du caractère d'une personne est basé sur l'ignorance ; ce modèle est imprimé, comme un sceau sur de la cire, sur la nouvelle conscience apparaissant dans l'utérus (ou autre), dont dépend le développement d'un nouvel être (esprit et corps).

L'hypothèse occidentale selon laquelle le caractère et les traits mentaux sont hérités génétiquement n'est pas acceptée dans le bouddhisme ; il est vrai qu'il peut y avoir un élément génétique, en dehors du côté purement physique, mais l'héritage essentiel ici est karmique. L'héritage apparent des traits mentaux peut s'expliquer de bien d'autres manières. Il s'agit en partie d'une simple hypothèse. Si un enfant se révèle être musicien, les gens se souviendront que son oncle George jouait de la clarinette, un fait qui aurait été oublié si l'enfant avait été sourd. Les influences parentales et autres influences environnementales peuvent sans aucun doute expliquer beaucoup, surtout si l'on tient compte de l'influence inconsciente (télépathique). Sir Alister Hardy a même suggéré que les gènes pourraient être influencés par télépathie. De plus, le « choix » des parents est forcément influencé par une certaine affinité, et même par des liens karmiques du passé. De la même manière, les suggestions selon lesquelles il serait possible de créer une race de « clones » ayant des réactions identiques appartiennent, sans doute très heureusement, strictement au domaine de la science-fiction. De telles personnes, même si elles étaient nées, ne seraient pas karmiquement identiques, pas plus que ne le sont des jumeaux identiques. La vie n'est pas si mécanique que ça.

La mort et l'Arahant

Pour celui qui a atteint la pleine illumination dans cette vie, la mort du corps entraîne la fin de toute existence individuelle : c'est du moins l'enseignement Theravada. C'est ce qu'on appelle anupadisesa-nibbaana, « Nibbaana sans que les groupes restent ». Bien que l'atteinte finale du Nibbaana ne doive pas être comprise comme une simple annihilation au sens matérialiste (bien que certains érudits semblent l'interpréter de cette manière), rien de positif ne peut en être attribué. Il ne s'agit pas de l'extinction du soi, car ce soi n'a jamais été réel en premier lieu, ni de « l'entrée dans le Nibbaana », car aucun être n'y entre. Il s'agit cependant de la cessation définitive des cinq agrégats qui étaient le produit de l'avidité, de la haine et de l'illusion. Nous pouvons considérer cela comme un état de paix totale, et peut-être pouvons-nous en rester là. C'est l'État immortel.

Méditation et mort

Dans son étude approfondie des méthodes de méditation bouddhistes, le Vén. Le Dr Vajira~naa.na dit ceci à propos de la méditation sur la pleine conscience de la mort : "Elle appartient virtuellement à la méditation Vipassanaa, car le disciple doit la développer tout en maintenant la perception d'anicca, dukkha et anatta."

Lorsque le Vén. Somdet Phra Vanarata, alors vice-patriarche de Thaïlande, s'est rendu au Wat Dhammapadiipa, Hampstead, Londres, le 23 octobre 1968, et a parlé du sujet de la mort. Il a dit que nous avons la chance de naître dans la condition humaine, en pleine possession de toutes nos facultés, car cela nous donne la possibilité d'entendre le Dhamma et de le pratiquer. C'est un avantage qu'il ne faut pas négliger, car la naissance à l'état humain est une chose rare. Si les gens naissent aveugles ou sourds, ou sans autres facultés, c'est le résultat du kamma. Ils devront peut-être attendre une autre opportunité. Nous devrions toujours nous souvenir du caractère inévitable de la mort. En prendre conscience devrait nous faire cesser de trop nous accrocher aux choses du monde. Si nous gardons constamment la pensée de la mort à l'esprit, cela nous incitera à travailler dur sur nous-mêmes et à faire de bons progrès.

La méditation standard sur la mort est donnée par Buddhaghosa dans le chapitre VIII du Visuddhimagga (« Le chemin de la purification »). Cela peut être résumé comme suit : Buddhaghosa commence par énoncer les types de mort qu'il n'envisage pas : le décès définitif de l'Arahant ; « mort momentanée » (c'est-à-dire la dissolution instantanée des formations) ; ou des utilisations métaphoriques du terme « mort ». Il fait référence à une mort opportune qui s'accompagne de l'épuisement du mérite, ou de la durée de vie, ou des deux, et à une mort prématurée produite par le kamma qui interrompt d'autres kamma (producteurs de vie). Il faut se retirer dans une retraite solitaire et exercer son attention sagement ainsi : « La mort aura lieu, la faculté de vie sera interrompue » ou « La mort, la mort ». Une attention imprudente peut surgir sous la forme de chagrin (à la mort d'un être cher), de joie (à la mort d'un ennemi), d'indifférence (comme avec un crémateur) ou de peur (à la pensée de sa propre mort). Il devrait toujours y avoir de la pleine conscience, un sentiment d'urgence et des connaissances. Alors la « concentration d'accès » peut être obtenue — et c'est la base de l'apparition de l'Insight.

"Mais", dit Buddhaghosa, "celui qui trouve que cela ne va pas aussi loin devrait faire son souvenir de la mort de huit manières, c'est-à-dire : (1) comme ayant l'apparence d'un meurtrier, (2) comme la ruine de réussite, (3) par comparaison, (4) quant au partage du corps avec plusieurs, (5) quant à la fragilité de la vie, (6) comme sans signe, (7) quant à la limitation de l'étendue, (8) quant à la brièveté du moment. Certains de ces termes ne sont pas tout à fait explicites : ainsi (3) signifie en se comparant aux autres – même les grands et célèbres, même les bouddhas, doivent mourir ; (4) signifie que le corps est habité par toutes sortes d'êtres étranges, « les quatre-vingts familles de vers ». Ils vivent dans la dépendance et se nourrissent de la peau extérieure, de la peau intérieure, de la chair, des tendons, des os, de la moelle, « et là ils naissent, vieillissent et meurent, évacuent et produisent de l'eau, et le corps est leur maternité, leur hôpital, leur charnier, leurs toilettes et leur urinoir. » (6) signifie que la mort est imprévisible, (7) fait référence à la brièveté de la durée de vie humaine.

Buddhaghosa conclut : « Un bhikkhu consacré à la pleine conscience de la mort est constamment diligent. Il acquiert la perception du désenchantement envers toutes sortes de devenir (existence). Il conquiert

l'attachement à la vie. Il condamne le mal. Il évite beaucoup de stockage. Il n'a pas de tache d'avarice. sur les prérequis. La perception de l'impermanence grandit en lui, à la suite de quoi apparaissent les perceptions de la douleur et du non-soi, mais tandis que les êtres qui n'ont pas développé la conscience de la mort sont victimes de la peur, de l'horreur et de la confusion au moment de la mort comme si soudainement. capturé par des bêtes sauvages, des esprits, des serpents, des voleurs ou des meurtriers, il meurt sans illusion et sans peur, sans tomber dans un tel état, et s'il n'atteint pas l'immortalité ici et maintenant, il se dirige au moins vers un destin heureux lors de la rupture. haut du corps.

Maintenant, quand un homme est vraiment sage,
Sa tâche constante sera sûrement
Ce souvenir de la mort
Bénéficiant d'une telle puissance. »

Annexe : Science et survie

Il y a encore ceux qui pensent qu'il est en quelque sorte « non scientifique » de croire en une quelconque forme de survie. Il n'y a en fait aucune justification pour ce point de vue, et aujourd'hui, tous les scientifiques ne l'approuveront certainement pas.

Comme cela a été souligné plus tôt, il existe des raisons psychologiques pour lesquelles certains scientifiques ferment presque volontairement les yeux sur toutes les preuves du paranormal ; cela leur permet de continuer à fonctionner en partant du principe que toutes les manifestations de « l'esprit » sont simplement des sous-produits du corps, déterminés par celui-ci et périssant avec lui. De cette manière, les activités mentales sont réduites à de « simples » fonctions cérébrales, et ainsi de suite. En réalité, il convient de souligner que le cerveau ne pense pas.

Le cerveau humain est un organe très remarquable, qui n'a encore été exploré que très superficiellement, en raison d'évidentes difficultés pratiques, outre sa complexité tout à fait extraordinaire. Mais toutes les activités mentales ne peuvent certainement pas y être liées. Les différentes formes de phénomènes ESP (perception extra-sensorielle) sont des faits, et rien dans le cerveau physique n'a été trouvé pour les expliquer, même par les scientifiques officiellement matérialistes du bloc soviétique qui ont tout intérêt à établir une telle connexion. La télépathie, par exemple, n'est pas (sauf métaphoriquement) une forme de « radio mentale » : comme le regrettait G.N.M. Tyrrell, qui était à la fois un éminent chercheur psychique et un expert en radio, a souligné il y a longtemps qu'il n'obéit pas à la loi régissant toutes les formes de rayonnement physique, la loi du carré inverse reliant l'intensité à la distance.

Bien que l'existence de la télépathie ne prouve pas en soi la survie ou la renaissance — en fait, elle est souvent invoquée assez librement pour « expliquer » les preuves indiquant la survie — elle prouve néanmoins que quelque chose de mental peut « sauter » à travers l'espace (et même le temps !) avec aucun lien physique. Et cela relève de l'essence même de la renaissance selon la vision bouddhiste. Et comme la télépathie est certainement un fait, et largement accepté comme tel, tous les arguments contre la possibilité d'une renaissance tombent sur ce seul point. Le groupe de plus en plus nombreux de sceptiques endurcis qui doutent encore de la réalité de la télépathie n'a clairement pas pris en considération les preuves accablantes de

son existence ; en fait, ils ne l'ont même pas observé chez eux, bien que cela se produise probablement dans une certaine mesure chez tout le monde, même s'il n'est pas reconnu comme tel.

Il existe bien entendu une multitude de preuves positives en faveur de la survie en général et de la renaissance en particulier. Le matériel collecté par la Society for Physical Research pendant près d'un siècle est très impressionnant, et chaque élément de ces archives a été soumis avant d'être accepté aux tests les plus rigoureux – bien plus rigoureux en fait que pour de nombreuses « découvertes » scientifiques modernes. Sur la renaissance en particulier, on peut désormais faire référence à *Rebirth as Doctrine and Experience: Essays and Case Studies* de Francis Story (Buddhist Publication Society, Kandy 1975), qui incorpore la publication *Wheel* du même auteur, *The Case for Rebirth*. Le Dr Ian Stevenson, professeur Carlson de psychiatrie et directeur de la division de parapsychologie de la faculté de médecine de l'Université de Virginie, qui a collaboré avec Francis Story, est l'auteur d'un certain nombre d'ouvrages importants sur le sujet, notamment *Twenty Cases Suggestive of Reincarnation*. (2e édition, Université de Virginie 1974) et trois volumes de *Cases of the Reincarnation Type* (Université de Virginie 1975-6). Un livre Penguin probablement encore disponible et qui donne un aperçu admirable du domaine général des phénomènes psychiques est G.N.M. Tyrrell, *La personnalité de l'homme* ; d'autres éléments fascinants peuvent également être trouvés dans *The Cathars and Reincarnation* d'un éminent psychiatre anglais, le Dr Arthur Guirdham (Neville Spearman, Londres, 1970). L'extraordinaire carrière d'Edgar Cayce (1877-1945), devenu aujourd'hui une figure culte aux États-Unis, mérite d'être étudiée ; l'un des meilleurs livres sur lui est *Many Mansions* du Dr Gina Cerminara, publié pour la première fois en 1950 et souvent réimprimé.

Notes

1. Hinsie et Shatzky, Dictionnaire psychiatrique, Oxford University Press, 1940.
2. Dictionnaire bouddhiste, Colombo 1950.
3. Méditation bouddhiste, Colombo 1962, p. 209.
4. Le texte complet de ce passage se trouve dans *The Path of Purification (Visuddhimagga)* de Bhaddantaacariya Buddhaghosa, traduit du pali par Bhikkhu Ñanamoli, Kandy 1975 (BPS), pp. 247-259. Un commentaire lucide, érudit et plein d'esprit est fourni par Edward Conze dans *Thirty Years of Buddha Studies*, Oxford 1967, pp. 87-104. Le lecteur pourra également consulter avec profit V. F. Gunaratna, *Buddha Reflections on Death* (*Wheel Publications* 102/103), Kandy 1966.

Qu'arrive-t-il à celui qui a pleinement réalisé le Nibbana ?

[Aggivessana Vacchagotta :] "Mais, Maître Gotama, le moine dont l'esprit est ainsi libéré : Où réapparaît-il ?"

[Le Bouddha :] « « Réapparaître », Vaccha, ne s'applique pas. »

"Dans ce cas, Maître Gotama, il ne réapparaîtra pas."

"Ne réapparaît pas', Vaccha, ne s'applique pas."

"... les deux réapparaissent et ne réapparaissent pas."

"...ne s'applique pas."

"... ni ne réapparaît ni ne réapparaît."

"...ne s'applique pas."

"Comment se fait-il, Maître Gotama, lorsqu'on demande à Maître Gotama si le moine réapparaît... ne réapparaît pas... les deux réapparaissent et ne réapparaissent pas... ni ne réapparaît ni ne réapparaît, il répond : '... n'est-ce pas ? "ne s'applique pas" dans chaque cas. À ce stade, Maître Gotama, je suis confus ; à ce stade, le minimum de clarté qui me vient de votre conversation précédente est maintenant obscurci.

"Bien sûr que tu es confus, Vaccha. Bien sûr que tu es confus. Profond, Vaccha, ce phénomène est-il difficile à voir, difficile à réaliser, tranquille, raffiné, au-delà de la portée de la conjecture, subtil, à expérimenter. par les sages. Pour ceux qui ont d'autres vues, d'autres pratiques, d'autres satisfactions, d'autres objectifs, d'autres enseignants, c'est difficile de le savoir. Ceci étant, je vais maintenant vous poser quelques questions. tu penses, Vaccha : si un feu brûlait devant toi, saurais-tu que « ce feu brûle devant moi » ?

"...Oui..."

"Et supposons que quelqu'un vous demande, Vaccha, 'Ce feu qui brûle devant vous, dépend de quoi brûle-t-il ?' Ainsi demandé, que répondriez-vous ? »

"...Je répondrais : 'Ce feu qui brûle devant moi brûle en dépendant de l'herbe et du bois pour se nourrir.'"

"Si le feu qui brûle devant vous s'éteignait, sauriez-vous que 'Ce feu qui brûle devant moi s'est éteint' ?"

"...Oui..."

"Et supposons que quelqu'un vous demande : 'Ce feu qui s'est éteint devant vous, dans quelle direction à partir d'ici est-il parti ? Est ? Ouest ? Nord ? Ou sud ?' Ainsi demandé, que répondriez-vous ? »

"Cela ne s'applique pas, Maître Gotama. Tout feu brûlant dépendant d'une nourriture composée d'herbe et de bois, étant non nourri - du fait d'avoir consommé cette nourriture et de ne pas avoir reçu d'autre - est simplement classé comme " éteint " (non lié). "

"Même ainsi, Vaccha, toute forme physique par laquelle celui qui décrit le Tathagata le décrirait : celle que le Tathagata a abandonnée, sa racine détruite, faite comme une souche de palmyre, privée des conditions de développement, non destinée à une émergence future. Libéré de la classification de la forme, Vaccha, le Tathagata est profonde, sans limites, difficile à comprendre, comme la mer « Réapparaît » ne s'applique pas. « Ne réapparaît pas » ne s'applique pas. « Les deux réapparaissent et ne réapparaissent pas ». Cela ne s'applique pas. « Ni ne réapparaît ni ne réapparaît » ne s'applique pas.

"Tout sentiment... Toute perception... Toute fabrication mentale...

"Toute conscience par laquelle celui qui décrit le Tathagata le décrirait : Celle que le Tathagata a abandonnée, sa racine détruite, faite comme une souche de palmyre, privée des conditions de développement, non destinée à une survenance future. Libéré de la classification de la conscience, Vaccha , le Tathagata est profond, sans limites, difficile à comprendre, comme la mer. »

Nibbâna

par

Thanissaro Bhikkhu

Nous savons tous ce qui se passe lorsqu'un incendie s'éteint. Les flammes s'éteignent et le feu s'éteint définitivement. Ainsi, lorsque nous apprenons pour la première fois que le nom du but de la pratique bouddhiste, nibbana (nirvana), signifie littéralement l'extinction d'un feu, il est difficile d'imaginer une image plus meurtrière pour un objectif spirituel : l'anéantissement total. Il s'avère cependant que cette lecture du concept est une erreur de traduction, non pas tant d'un mot que d'une image. Que représentait un feu éteint pour les Indiens de l'époque du Bouddha ? Tout sauf l'anéantissement.

Selon les anciens brahmanes, lorsqu'un incendie était éteint, il entrait dans un état de latence. Plutôt que de cesser d'exister, il est devenu dormant et, dans cet état – libre de tout combustible particulier – il s'est répandu dans tout le cosmos. Lorsque le Bouddha a utilisé l'image pour expliquer le nibbana aux brahmanes indiens de son époque, il a contourné la question de savoir si un feu éteint continue d'exister ou non, et s'est concentré sur l'impossibilité de définir un feu qui ne brûle pas : ainsi son déclaration selon laquelle la personne qui est totalement « sortie » ne peut pas être décrite.

Cependant, lorsqu'il enseignait à ses propres disciples, le Bouddha utilisait davantage le nibbana comme image de liberté. Apparemment, tous les Indiens de l'époque considéraient le feu comme agité, dépendant et piégé, à la fois accroché et collé à son combustible pendant qu'il brûlait. Pour allumer un feu, il fallait le « saisir ». Lorsque le feu lâchait son combustible, il était « libéré », libéré de son agitation, de sa dépendance et de son piège – calme et libre de tout confinement. C'est pourquoi la poésie pali utilise à plusieurs reprises l'image du feu éteint comme métaphore de la liberté. En fait, cette métaphore fait partie d'un modèle d'imagerie du feu qui implique également deux autres termes liés. Upadana, ou s'accrocher, fait également référence à la nourriture qu'un feu tire de son combustible. Khandha signifie non seulement l'un des cinq « tas » (forme, sentiment, perception, processus de pensée et conscience) qui définissent toute expérience conditionnée, mais aussi le tronc d'un arbre. Tout comme le feu s'éteint lorsqu'il cesse de s'accrocher au bois et de se nourrir, de même l'esprit est libéré lorsqu'il cesse de s'accrocher aux khandhas.

Ainsi, l'image qui sous-tend le nibbana est celle de la liberté. Les commentaires pali soutiennent ce point en faisant remonter le mot nibbana à sa racine verbale, qui signifie « délier ». Quel genre de déliement ? Les textes décrivent deux niveaux. L'une est la déliaison dans cette vie, symbolisée par un feu éteint mais dont les braises sont encore chaudes. Cela représente l'arahant éclairé, conscient des images et des sons, sensible au plaisir et à la douleur, mais libéré de la passion, de l'aversion et de l'illusion. Le deuxième niveau de déliaison, symbolisé par un feu si totalement éteint que ses braises se sont refroidies, est ce que l'arahant expérimente après cette vie. Toutes les entrées des sens se refroidissent et il est totalement libéré même des stress et des limitations les plus subtiles de l'existence dans l'espace et dans le temps.

Le Bouddha insiste sur le fait que ce niveau est indescriptible, même en termes d'existence ou de non-existence, car les mots ne fonctionnent que pour les choses qui ont des limites. Tout ce qu'il en dit réellement

– à part les images et les métaphores – c'est que l'on peut avoir un avant-goût de l'expérience de cette vie, et que c'est le bonheur ultime, quelque chose qui vaut vraiment la peine d'être connu.

Alors la prochaine fois que vous verrez un incendie s'éteindre, ne voyez pas cela comme un cas d'anéantissement, mais comme une leçon sur la façon dont la liberté peut être trouvée dans le lâcher prise.

Réflexions bouddhistes sur la mort

par
V.F. Gunaratna

I

Pour l'homme moyen, la mort n'est en aucun cas un sujet ou un sujet de discussion agréable. C'est quelque chose de lugubre et d'oppressant – un véritable rabat-joie, un sujet digne d'un salon funéraire uniquement. L'homme moyen, immergé dans son moi, toujours à la recherche du plaisir, toujours à la recherche de ce qui excite et satisfait les sens, refuse de s'arrêter et de réfléchir sérieusement au fait que ces mêmes objets de plaisir et de gratification atteindront un jour leur fin.

Si de sages conseils ne prévalent pas et n'incitent pas l'homme irréfléchi en quête de plaisir à considérer sérieusement que la mort peut aussi frapper à sa porte, ce n'est que le choc d'un deuil sous son propre toit, la mort soudaine et prématurée d'un parent, d'une épouse ou d'un parent. enfant qui le réveillera de son cycle délirant de satisfaction sensorielle et l'éveillera brutalement aux dures réalités de la vie. Alors seulement ses yeux s'ouvriront, alors seulement il commencera à se demander pourquoi il existe un phénomène tel que la mort. Pourquoi est-ce inévitable ? Pourquoi y a-t-il ces séparations douloureuses qui privent la vie de ses joies ?

Pour la plupart d'entre nous, à un moment ou à un autre, le spectacle de la mort a dû susciter les pensées les plus profondes et les questions les plus profondes. Que vaut la vie, si des corps capables, qui autrefois accomplissaient de grandes actions, gisent désormais à plat et froid, insensés et sans vie ? Que vaut la vie, si les yeux qui brillaient autrefois de joie, les yeux qui rayonnaient autrefois d'amour sont maintenant fermés pour toujours, privés de mouvement, privés de vie ? De telles pensées ne doivent pas être réprimées. Ce sont précisément ces pensées curieuses, si elles sont judicieusement poursuivies, qui finiront par déployer les potentialités inhérentes à l'esprit humain pour recevoir les vérités les plus élevées.

Selon la pensée bouddhiste, la mort, loin d'être un sujet à fuir et à éviter, est la clé qui révèle le mystère apparent de la vie. C'est en comprenant la mort que l'on comprend la vie ; car la mort fait partie du processus de la vie au sens plus large. Dans un autre sens, la vie et la mort sont les deux extrémités d'un même processus et si vous comprenez une extrémité du processus, vous comprenez également l'autre extrémité. Par conséquent, en comprenant le but de la mort, nous comprenons également le but de la vie.

C'est la contemplation de la mort, la pensée intense qu'elle viendra un jour sur nous, qui adoucit les cœurs les plus durs, les lie les uns aux autres avec des liens d'amour et de compassion et détruit les barrières de caste, de croyance et de race entre les peuples. de cette terre, qui sont tous soumis au destin commun de la mort. La mort est un grand niveleur. La fierté de naissance, la fierté de position, la fierté de richesse, la fierté de pouvoir doivent céder la place à la pensée dévorante d'une mort inévitable. C'est cet aspect niveleur de la mort qui fait dire au poète :

"Sceptre et couronne
Doit tomber
Et dans la poussière, sois égal
Avec la pauvre faux et la pelle tordues."

C'est la contemplation de la mort qui contribue à détruire l'engouement pour le plaisir des sens. C'est la contemplation de la mort qui détruit la vanité. C'est la contemplation de la mort qui donne un équilibre et un sens sain des proportions à nos esprits surmenés et à leur sens des valeurs erroné. C'est la contemplation de la mort qui donne force, stabilité et direction à l'esprit humain erratique, errant tantôt dans une direction, tantôt dans une autre, sans but, sans but. Ce n'est pas pour rien que le Bouddha a, dans les termes les plus élevés, recommandé à ses disciples la pratique de l'attention à la mort. Ceci est connu sous le nom de « Marananussati bhavana ». Celui qui veut le pratiquer doit, à des moments précis, et aussi de temps en temps, revenir à la pensée maranam bhavissati – « la mort aura lieu ».

Cette contemplation de la mort est l'un des sujets de méditation classiques traités dans le Visuddhi Magga qui stipule que pour obtenir les résultats les plus complets, il faut pratiquer cette méditation de la manière correcte, c'est-à-dire avec pleine conscience (sati), avec le sens de la méditation. avec urgence (samvega) et avec compréhension (ñāna). Par exemple, supposons qu'un jeune disciple ne réalise pas vraiment que la mort peut survenir à tout moment et qu'il la considère comme quelque chose qui surviendra dans la vieillesse dans un avenir lointain ; sa contemplation de la mort manquera de force et de clarté, à tel point qu'elle suivra des lignes peu propices au succès.

La grandeur et l'utilité de la contemplation de la mort peuvent être démontrées par les effets bénéfiques suivants énumérés dans le Visuddhi Magga : — « Le disciple qui se consacre à cette contemplation de la mort est toujours vigilant, ne prend aucun plaisir à aucune forme d'existence, abandonne a envie de vivre, censure les mauvaises actions, est libre de tout désir en ce qui concerne les exigences de la vie, sa perception de l'impermanence s'établit, il réalise la nature douloureuse et sans âme de l'existence et au moment de la mort, il est dépourvu de peur et reste attentif. et maître de soi. Enfin, si dans cette vie présente il ne parvient pas à atteindre le Nibbana, après la dissolution du corps, il est voué à une destinée heureuse.

Ainsi, on verra que la pleine conscience de la mort non seulement purifie et affine l'esprit, mais a également pour effet de priver la mort de ses peurs et de ses terreurs, et aide l'homme, à ce moment solennel où il est à bout de souffle, à faire face à cette situation. avec courage et calme. L'idée de la mort ne l'énervé jamais, mais il y est toujours préparé. C'est un tel homme qui peut véritablement s'exclamer : « Ô mort, où est ton aiguillon ?

II

Dans l'Anguttara Nikaya, le Bouddha a dit : « Ô moines, il y a dix idées qui, si on les fait grandir, si on en fait grand cas, sont d'un grand fruit, d'un grand profit pour plonger dans le Nibbana, pour finir dans le Nibbana. » Parmi ces dix, l'un est la mort. La contemplation sur la mort et sur d'autres formes de chagrin comme la vieillesse et la maladie constitue un point de départ commode pour la longue ligne d'investigation et de méditation qui mènera finalement à la Réalité. C'est exactement ce qui s'est passé dans le cas du Bouddha.

N'est-ce pas la vue d'un vieil homme suivie par la vue d'un homme malade et ensuite par la vue d'un homme mort qui a poussé le prince Siddhattha, vivant dans le luxe, à abandonner sa femme et ses enfants, son foyer et la perspective d'un avenir meilleur ? royaume, et de se lancer dans un voyage de découverte de la vérité, un voyage qui se terminera dans la gloire de la Bouddhité et le bonheur du Nibbana ?

La réticence marquée de l'homme moyen à évoquer le problème de la mort, le dégoût qui suscite en lui le désir de s'en détourner chaque fois que le sujet est abordé, sont tous dus à la faiblesse de l'esprit humain, parfois provoquée par la peur. parfois par tanha ou égoïsme, mais toujours soutenu par l'ignorance (avijja). La réticence à comprendre la mort n'est pas différente de la réticence d'un homme à se soumettre à un examen médical même s'il sent que quelque chose ne va pas chez lui. Nous devons apprendre à valoriser la nécessité de faire face aux faits. La sécurité réside toujours dans la vérité. Plus tôt nous connaissons notre état, plus nous serons en sécurité, car nous pourrions alors prendre les mesures nécessaires à notre amélioration. Le dicton selon lequel « là où l'ignorance est un bonheur, être sage est une folie » n'a aucune application ici. Vivre sans penser à la mort, c'est vivre dans un paradis pour fous. Visuddhi Magga dit :

"Maintenant, quand un homme est vraiment sage,
Sa tâche constante sera sûrement,
Ce souvenir de la mort,
Bénéficiant d'une telle puissance. »

Maintenant que nous avons compris pourquoi une telle puissance s'attache aux réflexions sur la mort, commençons à nous engager dans de telles réflexions. La première question que se posera l'esprit réfléchi sera : « Quelle est la cause du décès ? Demandez au physiologiste ce qu'est la mort, il vous dira que c'est un arrêt du fonctionnement du corps humain. Demandez-lui quelle est la cause de l'arrêt du fonctionnement du corps humain, il vous dira que la cause immédiate est que le cœur cesse de battre. Demandez-lui pourquoi le cœur cesse de battre, il vous dira que la maladie dans n'importe quelle partie du système humain, si elle n'est pas arrêtée, s'aggravera et provoquera une dégénérescence progressive et une panne ultime de tel ou tel organe du système humain, jetant ainsi une charge excessive sur le travail du cœur, le seul organe qui pompe le sang. C'est donc la maladie qui finit par provoquer l'arrêt des battements cardiaques.

Demandez au physiologiste quelle est la cause de la maladie, il vous dira très bien que la maladie est le fonctionnement irrégulier (malaise) du corps humain, soit par la violation des règles d'un mode de vie sain, soit par un accident, chacun pouvant altérer une partie ou un autre. autre du système humain, provoquant ainsi des maladies. Demandez au physiologiste ce qui provoque l'entrée d'un germe ou la violation des règles sanitaires ou la survenance d'un accident. Il devra répondre. "Je ne sais pas, je ne peux pas le dire." Certes, le physiologiste ne peut pas nous aider à ce stade de nos réflexions sur la mort, puisque la question dépasse le domaine de la physiologie et entre dans le domaine de la conduite humaine.

Lorsque deux personnes sont exposées à une infection microbienne, pourquoi est-ce parfois l'homme ayant le plus faible pouvoir de résistance qui échappe à l'infection tandis que l'homme le plus résistant y succombe ? Lorsque trois personnes foulent le même sol glissant, pourquoi l'une devrait-elle glisser et tomber, se casser la tête et mourir, tandis que la seconde glisserait et ne subirait que des blessures mineures, tandis que la troisième ne glisserait pas du tout ?

Ce sont des questions qui montrent clairement qu'il ne faut pas attendre de réponse du physiologiste dont l'étude est l'œuvre du corps humain. Il ne faut pas non plus attendre une réponse de la part d'un psychologue dont l'étude est l'œuvre uniquement de l'esprit humain. Bien au-delà des limites de la physiologie et de la psychologie se trouve la réponse à chercher. C'est ici que la philosophie bouddhiste devient invitante. C'est justement ici que la loi de Kamma, également appelée loi de cause à effet ou loi d'action et de réaction, fait un appel particulier à l'esprit curieux. C'est Kamma qui intervient pour répondre à d'autres questions. C'est Kamma qui détermine pourquoi un homme doit succomber à une infection microbienne alors que l'autre ne le devrait pas. C'est Kamma qui décide pourquoi les trois hommes marchant sur le même sol glissant devraient connaître trois résultats différents. Kamma veille à ce que chaque homme reçoive dans la vie exactement ce qu'il mérite, ni plus ni moins. La condition de chaque homme dans la vie, avec sa part particulière de joies et de peines, n'est ni plus ni moins que le résultat de ses propres actions passées, bonnes et mauvaises. Nous voyons ainsi que Kamma est un comptable strict. Chaque homme tisse sa propre toile de destin. Chaque homme est l'architecte de sa propre fortune. Comme le Bouddha l'a dit dans l'Anguttara Nikaya : « Les êtres sont les propriétaires de leurs actes. Leurs actes sont le ventre d'où ils naissent. Avec leurs actes, ils sont liés. Leurs actes sont leur refuge. Quelles que soient leurs actions, bonnes ou mauvaises, ils en seront les héritiers. » Comme les actions sont diverses, les réactions sont également diverses. D'où les différentes causes de décès selon les personnes dans diverses situations. Chaque cause a son effet particulier. Chaque action a sa réaction particulière. C'est la loi infaillible.

Lorsque Kamma est appelé loi, cela ne doit pas être interprété comme signifiant quelque chose promulgué par l'État ou un organe directeur. Cela impliquerait l'existence d'un législateur. C'est une loi dans le sens où c'est une manière constante d'agir. Il est dans la nature de certaines actions de produire certains résultats. Cette nature est aussi appelée loi. C'est dans ce sens que nous parlons de la loi de la gravitation qui fait tomber une mangue sur l'arbre au sol, et non qu'il existe une puissance ou un être externe suprême qui commande à la mangue de tomber. Il est dans la nature des choses, le poids de la mangue, l'attraction de la terre, que la mangue tombe. C'est encore une fois une manière constante d'agir.

De même, dans le domaine de la conduite humaine et des affaires humaines, la loi de cause à effet, d'action et de réaction, opère. (On l'appelle alors Kamma ou plus correctement Kamma Vipaka). Cela ne dépend d'aucun pouvoir arbitraire étranger, mais il est dans la nature même des choses que certaines actions produisent certains résultats. Ainsi la naissance et la mort d'un homme ne sont pas plus le résultat d'un pouvoir arbitraire que la montée et la chute d'un arbre. Ce n'est pas non plus un simple hasard. Le hasard n'existe pas. Il est impensable que le chaos règne sur le monde. Chaque situation, chaque condition est la suite d'une situation antérieure et d'une condition antérieure. Nous recourons au mot « hasard » lorsque nous n'en connaissons pas la cause.

On en a dit assez pour savoir que c'est dans Kamma que nous trouvons la cause profonde de la mort. Nous savons également qu'aucun pouvoir arbitraire ne façonne ce Kamma selon sa volonté ou son caprice. C'est le résultat de nos propres actions. « Yadisam vapate bijam tadisam harate phalam » — ce que nous semons, nous le récolterons également. Kamma n'est pas quelque chose généré dans la boîte fermée du passé. C'est toujours en devenir. Nous le sommes par nos actions, chaque instant y contribuant. L'avenir n'est donc pas entièrement conditionné par le passé. Le présent le conditionne également.

Si vous craignez la mort, pourquoi ne pas utiliser le présent le plus judicieusement pour vous assurer un avenir heureux ? D'un côté avoir peur de la mort et de l'autre ne pas agir de manière à garantir un avenir heureux, c'est soit de la folie, soit de la léthargie mentale. Celui qui mène une vie vertueuse, ne faisant de mal à personne et aidant qui il peut, conformément au Dhamma, en se souvenant toujours du Dhamma, pose sans aucun doute les bases d'une vie future heureuse. "Dhammo have rakkhati dhamma carim" — Le Dhamma protège assurément celui qui vit en conformité avec lui. Une telle conformité est facilitée par la contemplation de la mort. La mort n'a aucune crainte pour celui qui est ainsi protégé par le Dhamma. Alors, joyeux et sans peur, il pourra affronter le phénomène de la mort avec courage et calme.

III

Une autre approche de la compréhension de la mort consiste à comprendre la loi des agrégats ou Sankharas, qui stipule que tout est une combinaison de choses et n'existe pas en soi en tant qu'entité indépendante. « Sankhara » est un terme pali utilisé pour désigner une agrégation, une combinaison ou un assemblage. Le mot est dérivé du préfixe san signifiant « ensemble » et de la racine kar signifiant « faire ». Les deux ensemble signifient « fait ensemble », « construit ensemble » ou « combiné ensemble ». "Toutes choses dans ce monde", dit le Bouddha, "sont des agrégats ou des combinaisons". C'est-à-dire qu'ils n'existent pas par eux-mêmes, mais sont composés de plusieurs choses. Toute chose, qu'il s'agisse d'une puissante montagne ou d'une minuscule graine de moutarde, est une combinaison de plusieurs choses. Ces choses sont elles-mêmes des combinaisons de plusieurs autres choses. Rien n'est une unité, rien n'est une entité, grande ou petite. Ni le soleil ni la lune ne sont une entité, pas plus que le moindre grain de sable n'est une entité. Chacun d'eux est un Sankhara, une combinaison de plusieurs choses.

Les choses semblent être des entités en raison de la faillibilité de nos sens – nos facultés de vue, d'ouïe, de toucher, d'odorat, de goût, et même de pensée. La science a accepté l'idée selon laquelle nos sens ne sont pas des guides infaillibles. Une entité permanente n'est qu'un concept, seulement un nom. Cela n'existe pas dans la réalité. Dans les célèbres dialogues entre le roi Milinda et Thera Nagasena, cette dernière souhaitant expliquer au roi cette loi des agrégats, demanda au roi comment il y était venu, que ce soit à pied ou à cheval. Le roi répondit qu'il était venu sur un char.

"Votre Majesté", dit Nagasena, "si vous êtes venue sur un char, déclarez-moi quel est le char. La perche est-elle le char ?" "Vraiment pas", dit le roi. "L'essieu est-il le char", demanda Nagasena. "Vraiment pas", dit le roi. "La carrosserie du char est-elle le char ?" — "Vraiment non", dit le roi. "Le joug est-il le char ?" — "Vraiment non", dit le roi. "Est-ce que les rênes sont le char ?" — "Vraiment non", dit le roi. "Est-ce que le bâton d'aiguillon est le char ?" — "Vraiment non", dit le roi.

"Où donc, ô Roi", demanda Nagasena, "est ce char dans lequel tu dis être venu ? Tu es un puissant roi de tout le continent indien et pourtant tu mentes quand tu dis qu'il n'y a pas de char."

De cette manière, par pure analyse, en divisant ce que signifie le char en ses différentes parties composantes, Nagasena a pu convaincre le roi qu'un char en tant que tel n'existe pas, mais que seules ses parties composantes existent. A tel point que le Roi put répondre ainsi :

"Vénérable Nagasena, je ne ment pas. Le mot 'chariot' n'est qu'une figure de style, un terme, une appellation, une désignation pratique pour le poteau, l'essieu, les roues, la carrosserie du char et le bâton de bannière."

De même, « être humain », « homme », « je » ne sont que de simples noms et termes, ne correspondant à rien de ce qui existe réellement et réellement. Au sens ultime, il n'existe que des énergies changeantes. Le terme « Sankhara » fait cependant non seulement référence à la matière et aux propriétés de la matière connues sous le nom de « corporéité » (rupa), mais également à l'esprit et aux propriétés de l'esprit connues sous le nom de « mentalité » (nama). Par conséquent, l'esprit est autant une combinaison ou un agrégat que le corps.

Lorsqu'il est dit que l'esprit est une combinaison de plusieurs pensées, cela ne veut pas dire que ces plusieurs pensées existent simultanément, comme le font les différentes parties du char. Ce que l'on entend, c'est une succession de pensées, une séquence infinie de pensées, tantôt une pensée de haine, ensuite une pensée de chagrin, ensuite une pensée de devoir proche et ensuite à nouveau la pensée originelle de haine, etc., etc., dans succession sans fin. Chaque pensée surgit, reste un moment et passe. Les trois étapes de l'être se trouvent également ici – uppada, thiti, bhanga – surgir, demeurer et disparaître.

Les pensées surgissent, les unes après les autres, avec une succession si rapide que l'illusion d'une chose permanente appelée « l'esprit » est créée ; mais en réalité il n'y a rien de permanent mais seulement un flux de pensées. La succession rapide des pensées est comparée à l'écoulement de l'eau dans une rivière (nadi soto viya), une goutte se succédant rapidement, de sorte qu'il semble y avoir une entité permanente dans ce flux. Mais c'est une illusion. De même, il n'existe pas d'entité permanente comme l'esprit. Ce n'est qu'une succession de pensées, un flux de pensées qui surgissent et disparaissent.

Si je dis que j'ai traversé une rivière ce matin et que je l'ai retraversée le soir, ma déclaration est-elle vraie quant à ce que j'ai traversé et ce que j'ai retraversé ? Est-ce que c'est ce que j'ai traversé le matin que j'ai traversé le soir ? N'est-ce pas un plan d'eau que j'ai traversé le matin, et un plan d'eau différent que j'ai traversé le soir ? Lequel des deux est la rivière, ou y a-t-il deux rivières, une rivière du matin et une rivière du soir ? Si j'avais retraversé à midi, il y aurait aussi une rivière à midi. En se posant de telles questions, on verrait que chaque heure, chaque minute, c'est un fleuve différent. Où donc se trouve une chose permanente appelée « rivière » ? Est-ce le lit de la rivière ou les berges ?

Vous réaliserez maintenant qu'il n'y a rien que vous puissiez signaler et dire : « C'est la rivière ». "Rivière" n'existe que comme nom. C'est un mode d'expression pratique et conventionnel (vohara vacana) pour un flux continu et incessant de gouttes d'eau. Tel est l'esprit. C'est un flux continu de pensées. Pouvez-vous désigner une pensée qui traverse votre esprit et dire : « Ceci est vraiment mon esprit, mon esprit permanent ? » Une pensée de colère envers une personne peut surgir en moi. Si cette pensée est mon esprit permanent, comment se fait-il qu'à une occasion ultérieure, une pensée d'amour envers la même personne puisse surgir en moi ? Si cela aussi est mon esprit permanent, alors il y a deux esprits permanents opposés.

En posant ces questions, on arrive à la conclusion inévitable qu'il n'existe pas d'esprit permanent ; ce n'est qu'une expression commode (vohara vacana) pour un flux incessant et varié de pensées qui surgissent et disparaissent. « L'esprit » n'existe pas dans la réalité. Il n'existe que de nom, comme expression d'une succession de pensées. Chariot – rivière – corps et esprit – ce sont toutes des combinaisons. En eux-mêmes et

en dehors de ces combinaisons, ils n'existent pas. Il n'y a rien de intrinsèquement stable en eux, rien de correspondant à la réalité, rien de permanent, pas de substrat ou d'âme éternel.

Ainsi, si le corps n'est qu'un nom pour une combinaison de facteurs changeants et que l'esprit n'est également qu'un nom pour une succession de pensées, la combinaison psycho-physique appelée « homme » n'est une entité que par le biais d'un langage conventionnel. Ainsi, lorsque nous disons qu'un char bouge ou qu'un homme marche, cela n'est correct qu'au sens figuré ou conventionnel. En fait et réellement, au sens ultime, il n'y a qu'un mouvement, il n'y a qu'une marche. C'est pourquoi il a été dit dans le Visuddhi Magga :

"Il n'y a d'auteur que l'acte
Il n'y a pas d'expérimentateur mais l'expérience.
Les éléments constitutifs roulent seuls.
C'est le point de vue vrai et correct."

Maintenant, comment cette analyse froide et implacable de l'esprit et du corps devient-elle pertinente pour la question de la mort ? La pertinence est justement celle-là. Lorsque l'analyse révèle qu'il n'y a personne mais seulement un processus, qu'il n'y a pas d'acteur mais seulement un acte, nous arrivons à la conclusion qu'il n'y a personne qui meurt, mais qu'il n'y a qu'un processus de mort. Bouger est un processus, marcher est un processus, donc mourir est aussi un processus. Tout comme il n'y a pas d'agent caché derrière et derrière le processus de déplacement ou de marche, il n'y a pas d'agent caché derrière et derrière le processus de mort.

Si seulement nous étions capables de nous en tenir de plus en plus à cette vision abhidhammique des choses, nous serions de moins en moins attachés aux choses, nous commettrions de moins en moins la folie de nous identifier à nos actions. Ainsi arriverons-nous progressivement à un stade où nous comprenons l'idée, si difficile à comprendre, que toute vie n'est qu'un processus. C'est l'une des plus grandes réalisations qui puissent parvenir à un homme trompé. C'est tellement éclairant, tellement éclairant. C'est effectivement une révélation. Avec l'apparition de cette prise de conscience, toutes les inquiétudes et toutes les peurs concernant la mort disparaissent. C'est une séquence logique. Tout comme avec l'apparition de la lumière, les ténèbres doivent disparaître, de même la lumière de la connaissance dissipe les ténèbres de l'ignorance, de la peur et de l'inquiétude. Avec la prise de conscience, avec la connaissance, ces peurs et ces inquiétudes se révéleront vides et infondées.

Il est tellement facile de continuer à déclarer cela. Ce qui est difficile, c'est de comprendre cela. Pourquoi est-ce si difficile? Parce que nous sommes tellement habitués à penser selon un rythme, parce que nous sommes tellement habitués à négliger les erreurs de notre pensée, parce que nous sommes tellement habitués aux mauvais repères et aux mauvais itinéraires dans notre voyage mental, nous sommes réticents à tracer un nouveau chemin. C'est nous qui nous refusons les avantages du samma ditthi (les vues justes). L'habitude invétérée de nous identifier à nos actions est le terrain fertile de cette croyance invitante selon laquelle il y a un « ego » subtil derrière et derrière toutes nos actions et pensées. C'est le grand fauteur de troubles qui nous induit en erreur. Nous ne réalisons pas que le sentiment de l'ego en nous n'est rien d'autre que le courant clair et simple de la conscience qui change toujours et n'est jamais le même pendant deux instants consécutifs. Comme l'a dit le professeur James : « Les pensées elles-mêmes sont les penseurs ».

Dans notre ignorance, nous croyons que cette conscience de l'ego est l'indication de la présence d'une âme subtile et insaisissable. C'est juste la réaction de l'esprit aux objets. Lorsque nous marchons, nous ne réalisons pas qu'il s'agit simplement du processus de marche et de rien d'autre. Nous acceptons l'erreur selon laquelle il y a quelque chose en nous qui dirige la marche. Lorsque nous réfléchissons, nous acceptons l'erreur selon laquelle il y a quelque chose en nous qui pense. Nous ne réalisons pas qu'il s'agit simplement d'un processus de réflexion et rien d'autre. Rien d'autre qu'une méditation profonde sur les lignes indiquées dans le Satipatthana Sutta ne peut nous guérir de notre « miccha ditthi » (fausse croyance). Le jour où nous pourrions, par une telle méditation, nous débarrasser de ces fausses croyances contre lesquelles le Bouddha nous a mis en garde à maintes reprises, croyances qui faussent notre jugement et obscurcissent notre vision des choses, serons-nous capables de développer cette clarté de vision qui seul peut nous montrer les choses telles qu'elles sont réellement. C'est alors seulement que nous nous rendrons compte que personne ne souffre de la mort, mais qu'il n'y a qu'un processus de mort, tout autant que vivre est aussi un processus.

Si l'on peut s'entraîner à réfléchir sur ces lignes, cela doit nécessairement signifier qu'il abandonne progressivement l'habitude indésirable et invétérée de s'identifier à ses processus corporels et mentaux et qu'il remplace progressivement cette habitude par une contemplation fréquente sur anatta (n'étant ni mère, ça ne m'appartient pas). Une telle contemplation entraînera un relâchement progressif de notre emprise sur notre « ego affectueux ». Lorsqu'on cesse ainsi d'embrasser l'illusion de l'ego, on atteint le stade où l'esprit se détache complètement de ces attrait. Alors on pourra, joyeusement et sans peur, affronter le phénomène de la mort avec courage et calme.

IV

Nous avons vu comment les réflexions sur la grande loi de Kamma et la grande loi des Agrégats ou Sankharas peuvent nous aider à nous forger une vision correcte de la mort et nous aider à affronter la mort dans la bonne attitude. Il existe maintenant une troisième grande loi dont la connaissance peut nous aider de la même manière, à savoir la loi du changement ou anicca. C'est le principe derrière la première noble vérité, la vérité du dukkha ou de la disharmonie. C'est précisément parce qu'il y a un changement ou un manque de permanence dans tout et n'importe quoi dans ce monde qu'il y a souffrance ou disharmonie dans ce monde.

Ce principe de changement est exprimé par la formule bien connue Anicca vata sankhara : « tous les sankharas sont éphémères ». Rien dans ce monde n'est stable ou statique. Le temps fait tout bouger, que cela nous plaise ou non. Le temps nous bouge aussi, que cela nous plaise ou non. Rien dans ce monde ne peut arrêter le passage incessant du temps et rien ne survit au temps. Il n'y a de stabilité nulle part. Le changement gouverne le monde. Tout ce qui est mental et physique est donc transitoire et changeant. Le changement peut être rapide ou le changement peut être perceptible ou imperceptible. Nous vivons dans un monde en constante évolution, alors que nous sommes nous-mêmes en constante évolution.

Un sankhara, nous l'avons appris, est une combinaison de plusieurs facteurs. Ces facteurs sont également soumis à la loi du changement. Ce sont des facteurs changeants. Un Sankhara n'est donc pas simplement une combinaison de plusieurs facteurs. Il s'agit d'une combinaison changeante de facteurs changeants, puisque la combinaison elle-même change. C'est parce qu'il y a changement qu'il y a croissance. C'est parce qu'il y a changement qu'il y a décadence. La croissance conduit aussi à la décadence parce qu'il y a du changement.

Pourquoi les fleurs fleurissent-elles seulement pour se faner ? C'est à cause du fonctionnement de la loi du changement. C'est cette loi qui fait céder la force de la jeunesse à la faiblesse de la vieillesse.

C'est à cause de l'effet de la loi que, bien que de grands édifices soient érigés, s'élevant vers le ciel, un jour lointain les verra vaciller et s'effondrer. C'est cet aspect de la loi du changement, le processus de désintégration, qui provoque la décoloration, la rouille du fer et la pourriture du bois. Ce sont de telles réflexions qui ont dû amener le poète Gray, contemplant un cimetière dans le cimetière d'une église de campagne, à dire :

"La vantardise de l'héraldique, la pompe du pouvoir,
Toute cette beauté, toute cette richesse jamais donnée,
Attendez également l'heure inévitable.
Le chemin de la gloire mène à la tombe. »

Parfois, le fonctionnement de cette loi n'est pas apparent. Même ce qui semble aussi solide et substantiel qu'une montagne rocheuse ne le restera pas toujours. La science nous dit que peut-être qu'après des milliers d'années, elle s'utilisera par le processus de désintégration, et que là où se trouve aujourd'hui un lac, se trouvait autrefois une montagne. Si des choses surviennent, elles doivent tomber, Uppajitva nirujjhanti, dit le Bouddha : « une fois apparues, elles tombent ».

Il y a des éons et des éons, la terre et la lune ne faisaient qu'un. Aujourd'hui, alors que la Terre est encore chaude et vivante, la Lune est froide et morte. La Terre aussi, nous dit la science, perd très lentement, mais sûrement, sa chaleur et son eau. Petit à petit, il se refroidit. Des éons et des éons cesseront donc de soutenir la vie. Ce sera une planète froide et sans vie. Ce sera une deuxième lune. Ce n'est là qu'un des nombreux cas où la puissante loi du changement agit imperceptiblement. Le Bouddha a également prédit la fin de la terre.

Tout comme la loi du changement peut provoquer le déclin et la décadence, elle peut aussi provoquer la croissance et le progrès. C'est pourquoi une graine devient une plante et une plante devient un arbre et un bourgeon devient une fleur. Mais encore une fois, la croissance n'est pas permanente. La croissance cède à nouveau la place à la décadence. La plante doit mourir. La fleur doit se faner. C'est un cycle sans fin de naissance et de mort, d'intégration et de désintégration, d'ascension et de chute. C'est pourquoi Shelley a dit à juste titre :

"Les mondes sur les mondes basculent de la création à la décomposition,
Comme des bulles sur une rivière, scintillantes, éclatant, emportées. »

Ce n'est pas un pouvoir arbitraire qui provoque ces changements, progressifs et rétrogrades. La tendance au changement est inhérente à toutes choses. La loi du changement ne déclare pas seulement que les choses changent, mais déclare également que le changement fait partie de l'essence même des choses. Pensez à n'importe quoi et vous constaterez que c'est un mode et une condition de changement. Le changement (aniccata) est l'hypothèse de travail du scientifique. L'une des tâches les plus importantes du scientifique, et aussi sa plus grande fierté, était de détruire l'idée de stabilité et de fixité dans le monde organique. Nous avons entendu parler de l'entité supposée de l'atome se présentant comme une combinaison d'énergies.

Alors que la science a appliqué la loi du changement au domaine physique pour diviser l'unité en diversité, le Bouddha a appliqué la même loi à l'ensemble du complexe corps-esprit et a divisé l'unité apparente de l'être en cinq agrégats connus sous le nom de "Pancakkhandha." Le Bouddha est allé plus loin et a expliqué pourquoi cet agrégat est temporaire, pourquoi il devrait un jour se désintégrer et pourquoi une nouvelle intégration devrait surgir après la désintégration. Tout fonctionne selon un triple principe *uppada*, *thiti* et *bhanga* : surgir, rester et disparaître. Même dans le cas d'une pensée, ces trois étapes sont présentes.

Lorsque le Bouddha traita des quatre éléments principaux du monde de la matière et montra qu'eux aussi étaient soumis à la grande loi du changement, il démontra ensuite que le corps humain, qui est également formé des mêmes éléments, doit nécessairement être soumis à la grande loi du changement. même grande loi du changement. "Qu'en est-il alors de ce corps d'une brasse de long ?" demanda le Bouddha. "Y a-t-il quelque chose ici dont on puisse dire à juste titre : 'je', 'mien' ou 'suis' ? Bien plus, absolument rien du tout."

Plus tôt on appréciera l'action de cette loi du changement, plus on pourra en profiter, en s'accordant avec cette façon de vivre, cette façon de penser, de parler et d'agir, où cette loi fonctionnera à son meilleur avantage. L'homme qui connaît le fonctionnement subtil de cette loi du changement saura également comment le « *nama* » (mentalité) peut changer par une action délibérée. Aussi profondément qu'il s'implique dans le mal, il ne considérera pas le mal comme une obstruction permanente car il sait que l'esprit pervers peut aussi changer.

Il sait que par une contemplation constante de ce qui est bon, de bonnes pensées ont tendance à surgir dans l'esprit. La contemplation constante du bien fera apparaître dans l'esprit des *kusala sankharas* (tendances bonnes) et ces *kusala sankharas* délogeront les *akusala sankharas* (tendances mauvaises) — un processus qui lui paraissait jusqu'ici impossible. Lorsque ses pensées et ses tendances changent pour le mieux, lorsque son esprit est ainsi imprégné de bonnes tendances, ses paroles et ses actes changent automatiquement pour le mieux — une agréable surprise pour lui. Avec une conduite de plus en plus pure (*sila*) ainsi acquise, une concentration de plus en plus profonde (*samadhi*) est possible.

Une capacité de concentration accrue accélère le rythme vers la réalisation de cette plus haute sagesse connue sous le nom de *pañña*. Ainsi, le mal en lui se transforme en bien. Un homme mauvais se transforme en homme bon. Par une action délibérée, la loi du changement est amenée à fonctionner pour son plus grand bénéfice. Il devient désormais un homme bon dans le vrai sens du terme. L'homme bon est toujours un homme heureux. Il n'a pas peur de la mort parce qu'il n'a pas peur de la vie au-delà. D'un tel homme, il a été dit dans le *Dhammapada* :

"Celui qui fait le bien se réjouit dans ce monde.
Il se réjouit du monde à venir.
Il se réjouit dans les deux mondes. »

Le changement puissant apporté dans sa vie assurera, lors de sa dissolution, la naissance d'un être plus chanceux — un résultat auquel il peut s'attendre avec confiance à son dernier moment. Les peurs et les terreurs de la mort ne lui appartiennent donc pas. De plus, lorsque l'on suit minutieusement le fonctionnement de la Loi du Changement en ce qui concerne son propre corps et son esprit ainsi qu'en ce qui

concerne le corps et l'esprit d'autrui, on commence à acquérir une familiarité si étroite avec le changement que la mort n'apparaîtra pas comme un simple exemple de plus. du processus de changement auquel on a été soumis depuis sa naissance. Cela apparaîtra comme quelque chose d'attendu, quelque chose qui doit se produire pour s'adapter à ce qui s'est produit plus tôt. Pour celui qui peut ainsi réfléchir sur la mort, il n'y a rien à craindre. Joyeux et sans peur, il peut affronter le phénomène de la mort avec courage et calme.

V

Il existe un autre angle sous lequel nous pouvons étudier la mort : celui de la loi de conditionnalité qui s'apparente étroitement à la loi d'anicca ou de changement. Non seulement les sankharas sont constitués de plusieurs choses, mais ils sont également conditionnés par plusieurs facteurs, et lorsque ces facteurs conditionnants cessent d'exister, la chose conditionnée cesse également d'exister. C'est la loi de la conditionnalité et elle a été ainsi exprimée en termes très généraux : Imasmim sati, idam hoti — quand ceci existe, cela existe, Imassa uppada, idam uppajjati — quand cela survient, cela surgit. Imasmim asati, idam na hoti — quand ce n'est pas le cas, cela ne l'est pas. Imassa nirodha, idam nirujjhanti – quand cela cesse, cela cesse.

Comme ce principe est d'applicabilité universelle, le fonctionnement du processus de vie et de mort entre également dans son fonctionnement. La chaîne des facteurs conditionnant la vie se compose de douze maillons ou nidanas qui, ensemble, sont connus sous le nom de paticca samuppada ou loi de l'origine dépendante. Une connaissance de cette loi est des plus nécessaires. Dans le Maha-nidana Sutta du Digha Nikaya, Bouddha s'adressant à Ananda a dit : « C'est en ne comprenant pas, en ne pénétrant pas cette doctrine, que ces êtres se sont enchevêtrés comme une pelote de fil. »

La formule de Dependent Origination fonctionne comme suit :

Conditionnées par l'ignorance, des activités surgissent.
Conditionnée par les activités, la conscience apparaît.
Conditionnées par la conscience, la mentalité et la corporéité surgissent.
Conditionnées par la mentalité et la corporéité, les six facultés surgissent.
Conditionné par les six facultés, le contact naît.
Conditionnée par le contact, la sensation surgit.
Conditionnée par la sensation, l'envie surgit.
Conditionnée par l'envie, la saisie apparaît.
Conditionné par la saisie, le devenir surgit.
Conditionnée par le devenir, la renaissance surgit.
Conditionnées par la renaissance, la vieillesse et la mort surgissent.
C'est le processus qui se poursuit à l'infini. C'est pourquoi il a été dit :

"Encore et encore, les esprits lents cherchent à renaître,
La naissance revient sans cesse et la mort arrive,
Encore et encore, les hommes nous portent jusqu'à la tombe. »

Cette loi importante est plus facile à expliquer qu'à comprendre. C'est l'une des doctrines les plus profondes prêchées par le Bouddha. Seule une réflexion fréquente et approfondie en fera ressortir les significations les plus profondes. Ce n'est pas le lieu d'expliquer dans leur intégralité ces douze liens, mais afin de dissiper une partie des idées fausses entourant la notion de mort, il est nécessaire de faire quelques observations sur le premier lien – avijja, ou Ignorance, et par la suite sur le second. et troisièmes liens, à savoir. activités et conscience, car ce sont ces deux liens qui impliquent la mort et la renaissance.

Ces douze liens, il faut bien le comprendre, ne représentent pas une pure succession de cause à effet, une ligne droite d'action et de réaction. Il est faux d'appeler cela une série causale, car il ne s'agit pas d'une chaîne de causes dans une séquence temporelle stricte. Certains liens (mais pas tous) surviennent simultanément, et le suivant est une condition plutôt qu'une cause. Il existe 24 modes de conditionnement (paccaya) qui peuvent opérer dans la relation d'un facteur à un autre. Chaque facteur est à la fois conditionné (paccaya dhamma) et conditionné (paccayuppanna dhamma). Bon nombre de ces facteurs agissent à la fois simultanément et de manière interdépendante.

Quelques observations maintenant, sur le premier lien de l'avijja ou de l'ignorance. Quand on dit que l'ignorance est le premier maillon, cela ne veut pas dire que l'ignorance est la première cause de l'existence. Le Bouddha a clairement dit que la cause première, l'origine ultime des choses est impensable, Anamatagga, sansaro, pubba-koit na paññayati, "Ce cours d'existence est sans commencement, ô moines. Il est impossible de trouver un point de départ." Bertrand Russell a déclaré : « Il n'y a aucune raison de supposer que ce monde a eu un commencement. L'idée selon laquelle les choses doivent avoir un commencement est en réalité due à la pauvreté de notre imagination. »

L'ignorance n'est donc pas l'origine première des choses, mais le facteur générateur de la souffrance dans le processus de vie et de mort, en ce qui concerne l'homme. Les douze facteurs sont tous des facteurs continus. Ce n'est qu'en réfléchissant profondément que nous serons convaincus de cette vérité, à savoir qu'il ne peut y avoir de début à un processus qui n'a pas de fin.

Qu'entend-on par Ignorance comme étant le premier maillon de la série ? Par ignorance, on entend ici l'ignorance des faits essentiellement fondamentaux de l'existence, à savoir le fait de la souffrance ou du désaccord, le fait de la cessation de la souffrance ou du désaccord, et le fait de la voie menant à la cessation de la souffrance ou du désaccord. En d'autres termes, c'est l'ignorance de ce que le Bouddha a appelé les Quatre Nobles Vérités. L'ignorance est toujours une condition dangereuse. Dans un tel état, vous êtes à la merci de tout et de tous.

"C'est l'ignorance qui entraîne la morne ronde
Maintenant ici maintenant là – d'innombrables naissances et décès.
Mais aucun au-delà n'attend celui qui sait."

Le deuxième lien est Activités. Par activités, on entend ici les activités volontaires, appelées en pali sankhara. La formule dit : « Des activités dépendent de l'ignorance. » Cela signifie que l'ignorance des faits essentiellement fondamentaux de la vie devient un facteur conditionnant les activités volontaires de l'homme. C'est seulement la connaissance et la réalisation des Quatre Nobles Vérités qui, selon le Bouddha, permettent

à un homme de voir les choses telles qu'elles sont réellement. Dans l'état d'ignorance de ces Vérités, l'homme, empêché de voir les choses telles qu'elles sont réellement, adopte diverses lignes d'action.

Ces activités ne sont pas simplement le résultat de l'ignorance une fois pour toutes, mais l'ignorance continue de conditionner ces activités volontaires aussi longtemps que l'existence continue. Ces activités volontaires ou énergies mentales sont multiples. Dans le contexte du paticca samuppada, « Sankhara » peut donc signifier « Kamma » ou « Kammic Volition ». Le premier lien de l'Ignorance et le deuxième lien des Activités se réfèrent à la naissance passée. Les huit liens suivants font référence à l'existence présente et les deux derniers font référence à l'existence future.

Le troisième lien est viññana ou Conscience. La formule dit : « La conscience naît en fonction des activités ». Par conscience, on entend ici la reconnexion de la conscience ou la renaissance de la conscience. Par cette formule, on entend donc que la vie consciente de l'homme dans sa naissance actuelle est conditionnée par ses activités volontaires, ses bonnes et mauvaises actions, son Kamma de la vie passée. Pour le dire autrement, la conscience de sa vie présente dépend de son Kamma passé. Cette formule est très importante car elle implique un lien entre la vie passée et le présent et implique ainsi la renaissance. Par conséquent, ce troisième lien est appelé patisandhi viññana ou conscience de reconnexion ou conscience de renaissance.

On peut se demander comment les activités d'une vie passée peuvent conditionner une naissance présente. Les sciences matérielles cherchent à expliquer la naissance uniquement à partir des prémisses de l'existence présente. Le biologiste affirme que c'est l'union du père avec la mère qui conditionne la naissance. Selon le Bouddha, ces deux facteurs conditionnants à eux seuls ne suffisent pas à entraîner la naissance, sinon toute union complète du père avec la mère devrait aboutir à la naissance. Ces deux facteurs sont purement physiques et il est illogique de s'attendre à ce qu'un organisme psychophysique, une combinaison corps-esprit connue sous le nom d'homme, puisse naître de deux facteurs purement physiques sans l'intervention d'un facteur psychique ou mental. C'est pourquoi, dit le Bouddha, un troisième facteur est également nécessaire en plus des deux facteurs purement physiques que sont le sperme et l'ovule.

Ce troisième facteur est patisandhi-viññana ou relier la conscience. La mèche et l'huile ne produiront pas à elles seules une flamme. Vous pouvez noyer une mèche dans des gallons d'huile mais il n'y aura jamais de flamme. Vous pouvez utiliser une mèche du type le plus inflammable mais il n'y aura jamais de flamme. Ce n'est que lorsqu'une brillante étincelle de lumière viendra d'ailleurs que l'action de l'huile et de la mèche produira une flamme. Nous avons considéré que les activités du passé sont certaines énergies – les énergies mentales. Le Kamma du passé libère ces énergies suffisamment puissantes pour créer les conditions permettant à l'être de renaître dans un lieu approprié selon la nature des activités exercées. Ce sont ces énergies qui produisent le patisandhi viññana, le troisième facteur.

On verra ainsi que ces énergies potentielles travaillent en coopération avec les lois physiques pour conditionner la formation naturelle de l'embryon dans le ventre de la mère. Tout comme le sommeil n'est pas un obstacle à la continuation des opérations corporelles en conséquence du principe de la vie qui continue en lui, de même la mort n'est pas un obstacle à la continuation des opérations de l'être qui est seulement transformé vers un autre domaine ou plan approprié pour y exister. renaître et revivre, en conséquence de la volonté de vivre restée vivante et inchangée au moment de la dissolution. Le courant de vie, le processus d'être

continue ainsi, tandis que les forces Kammiques qu'il génère lui donnent forme et forme dans la sphère d'existence appropriée, l'investissant de ses nouvelles caractéristiques et lui assurant « une habitation locale et un nom ».

Une graine entrant en contact avec le sol produit une plante, mais la plante ne naît pas uniquement de la graine et du sol. Il existe d'autres facteurs provenant de sources étrangères invisibles qui entrent en jeu, tels que la lumière, l'air et l'humidité. C'est la présence combinée de tous ces facteurs qui donne l'opportunité à la plante de naître. Le facteur étranger invisible en ce qui concerne la naissance d'un être est l'énergie kammique terminale de l'homme mourant, ou pour l'exprimer d'une autre manière, le pouvoir reproductif de la volonté de vivre.

Est-il nécessaire de douter de la puissance du Kamma passé pour créer une existence présente ? Doutez-vous que les activités d'une existence puissent conditionner la conscience dans une autre existence ? Si tel est le cas, réfléchissez sereinement à la nature incessante et multiple des activités humaines, caractéristique unique de la vie humaine, caractéristique infaillible de chaque instant de l'existence individuelle. Lorsque vous aurez suffisamment saisi le caractère incessant et multiforme des activités humaines, posez-vous la question qui ou quoi propulse ces activités ? Une petite réflexion révélera que les activités de l'homme sont propulsées par une myriade de désirs et d'envies qui naissent finalement du désir de vivre. Cette volonté de vivre, quel que soit le nom qu'on lui donne, motive toutes les activités.

Nous mangeons, nous gagnons, nous acquérons, nous luttons, nous avançons, nous détestons, nous aimons, nous complotons, nous planifions, nous trompons – tout cela pour pouvoir continuer à vivre. Même le désir de se suicider, aussi paradoxal que cela puisse paraître, naît du désir de vivre – de vivre sans enchevêtrements ni déceptions. Considérez simplement l'effet cumulatif de centaines d'activités stimulées par le désir et que nous effectuons, jour après jour, heure par heure, minute par minute, pendant une longue période d'années. Ce sont tous des Kamas, ce sont toutes des énergies libérées. Ce sont toutes de puissantes forces créatrices qui sont générées.

Il est difficile d'imaginer que la vie actuelle mettra fin à toutes les forces de désir qu'elle a engendrées. Il y aura toujours à tout moment un équilibre exceptionnel d'énergies Kammiques inattendues. Ces pouvoirs, énergies ou forces contiennent en eux-mêmes le potentiel d'attirer à eux-mêmes les conditions d'une existence future. Ces énergies ou forces sont suffisamment puissantes pour créer les conditions permettant de revivre lorsque le corps qui soutenait ces forces cesse de vivre. Celles-ci constitueront alors l'énergie Kammique terminale de l'homme mourant, ou pour exprimer la même idée d'une autre manière, c'est le pouvoir reproductif de la volonté de vivre. Bref, la volonté de vivre permet de revivre. Nous voyons maintenant comment l'énergie Kammique terminale de l'homme mourant devient le troisième facteur, le facteur psychique qui, avec les deux facteurs physiques du sperme et de l'ovule, conditionne la naissance future.

C'est cette conscience reconnectée qui devient le noyau d'une nouvelle combinaison nama-rupa ou corps-esprit. Il s'agit de l'énergie terminale résultante générée par les activités volontaires du passé. La science nous enseigne que l'énergie est indestructible mais qu'elle peut être transmuée en d'autres formes d'énergie. Pourquoi alors ces puissantes énergies du Kamma passé, poussées comme elles le sont par la pulsation du désir ardent et motivées comme elles le sont par la volonté de vivre, ne peuvent-elles pas continuer à exercer leurs

puissantes influences, bien que d'une autre manière et dans une autre sphère ? Qu'est-ce qui voyage d'une existence à l'autre, demanderez-vous peut-être. Les activités (énergies Kammiques) voyagent-elles ou leurs forces résultantes voyagent-elles ? Ou la conscience elle-même voyage-t-elle ?

La réponse est catégorique non." Aucun de ceux-ci ne voyage, mais l'énergie Kammique des actions effectuées est une force ou un pouvoir formidable qui peut faire sentir son influence et pour effectuer cette influence, la distance n'est pas un obstacle. La distance n'est jamais un obstacle aux énergies Kammiques qui se font sentir. Dans le Maha-tanha-sankhaya Sutta de Majjhima Nikaya, le Bouddha a fortement réprimandé le bhikkhu Sati pour avoir déclaré que les enseignements du Bouddha étaient que viññana ou conscience voyage d'existence en existence. « Homme insensé », dit le Bouddha, « n'ai-je pas parlé de la conscience générée par des conditions dans de nombreuses figures de style disant : « En dehors des conditions, il n'y a pas d'origine de conscience » ? Aucun contact physique n'est nécessaire pour que l'esprit influence la matière. Sir William Crooke, dans ses conférences d'Edimbourg sur la science mentale, a déclaré : « Il a également été prouvé par l'expérience que, par un acte de volonté, l'esprit peut faire bouger des objets tels que des leviers métalliques. »

Lorsque la matière sur laquelle agissent les énergies mentales est située très loin, dans d'autres plans et sphères d'existence, nous n'employons qu'une figure de style lorsque nous disons que Kamma a voyagé ou que l'énergie a voyagé. De nombreuses comparaisons ont été utilisées par le Bouddha pour montrer que rien ne voyage ou ne transmigre d'une vie à une autre. Il s'agit simplement d'un processus selon lequel une condition en influence une autre. Les énergies Kammiques résultantes de l'activité humaine, non encore développées, sont si puissantes qu'elles peuvent conditionner la formation d'un embryon dans un autre monde et lui donner conscience.

Un point important ne doit pas être négligé. Le patisandhi-viññana ou conscience de reconnexion n'apparaît que chez l'enfant à naître. Au stade prénatal, on peut dire que la conscience de reconnexion n'existe que passivement (dans l'état bhavanga) et non activement, puisque l'enfant fait toujours partie du corps de la mère et n'a pas d'existence séparée et indépendante et n'existe pas non plus. contacter le monde extérieur. Cependant, lorsque l'enfant naît, assume une existence séparée et commence à entrer en contact avec le monde extérieur, on peut alors dire que la nature bhavanga de l'état d'esprit prénatal cède pour la première fois la place à un processus mental pleinement conscient. le vithi-citta.

La distance n'est pas un obstacle à la séquence de cause à effet. On avait déjà fait référence à la réprimande du Bouddha à l'encontre d'un bhikkhu appelé Sati pour avoir déclaré avoir été enseigné par le Bouddha que la conscience passait d'existence en existence. Dans la conscience reconnectée surgit toute l'énergie de la conscience précédente, et ainsi l'embryon, tout en héritant des caractéristiques des nouveaux parents, hérite également des impressions des expériences passées du mourant. Comment expliquer autrement des caractéristiques qui ne sont pas expliquées par l'hérédité ? Sinon, comment peut-on expliquer les différentes caractéristiques des jumeaux nés des mêmes parents et grandissant dans le même environnement ?

Nous avons désormais étudié la mort sous plusieurs angles. Quel que soit l'angle sous lequel nous envisageons la mort, elle fait partie intégrante du grand processus de la vie. La mort est comme le bris d'une ampoule électrique. La lumière s'éteint mais pas le courant, et lorsqu'une nouvelle ampoule est réparée, la lumière

réapparaît. De même, il existe une continuité du courant de vie, la rupture du corps actuel n'éteint pas le courant d'énergie Kammique qui se manifestera dans un nouveau corps approprié.

La comparaison n'est pas à quatre pattes avec la vie. Alors qu'il n'y a rien pour rapprocher le courant électrique et la nouvelle ampoule (une jonction laissée au hasard), le type de vie menée, la nature de la pensée entretenue, la qualité des actes accomplis seront suffisamment forts pour provoquer une reconnexion immédiate de la conscience de comme la nature surgisse, sur le principe que le semblable attire le semblable. Ainsi, le mourant est attiré par un environnement, bon ou mauvais, qu'il s'est créé par sa pensée, ses paroles et ses actes, car de ceux-ci dépend la nature de notre vie future. À chaque instant, nous créons notre avenir. Nous devons donc être prudents à chaque instant.

Si nous pouvons visualiser l'immensité du passé et l'immensité du futur, le présent perd son importance apparemment convaincante. Si nous pouvions seulement visualiser les perspectives d'innombrables naissances et morts par lesquelles nous passerons dans le futur, nous ne devrions pas, nous ne pourrions pas craindre juste cette mort unique parmi la série infinie de naissances et de morts, d'ascensions et de chutes, d'apparitions et de disparitions. qui constituent le processus incessant de la vie samsarique.

VI

Il existe encore une autre loi dont la compréhension aide à comprendre la mort. C'est la Loi du Devenir ou bhava, qui est un corollaire de la Loi du Changement ou anicca. Le devenir, ou bhava, est également l'un des facteurs du schéma d'origine dépendante. Selon le bouddhisme, la loi du devenir, comme la loi du changement, est constamment à l'œuvre et s'applique à tout. Alors que la loi du changement stipule que rien n'est permanent mais est en constante évolution, la loi du devenir déclare que tout est toujours en train de se transformer en quelque chose d'autre.

Non seulement tout change, mais la nature de ce changement est un processus visant à devenir autre chose. Non seulement tout change, mais la nature de ce changement est un processus visant à devenir autre chose, aussi court ou long que soit le processus. En bref, la Loi du Devenir est la suivante : « Rien n'est mais ne devient ». Un devenir incessant est le propre de toutes choses. Une petite plante est toujours en train de devenir un vieil arbre. Il n'y a aucun moment où quelque chose ne devienne autre chose. Rhys Davids a dit dans ses conférences américaines : « Dans tous les cas, dès qu'il y a un début, une fin commence aussi à ce moment-là. »

Si vous vous tenez au bord de la mer et observez comment les vagues montent et descendent, une vague se fondant dans la suivante, une vague en devenant une autre, vous comprendrez que ce monde entier n'est aussi que cela : devenir et devenir. Si vous pouvez rester continuellement près d'un bourgeon jusqu'à ce qu'il devienne une fleur, vous serez étonné de voir que l'état du bourgeon à un moment donné ne semble pas être différent de son état à l'instant suivant et ainsi de suite, jusqu'à ce que vous ayez sous vos yeux. , le changement s'est produit parce que vous ne pouviez pas du tout le discerner.

Le processus est si graduel, une étape se fondant dans la suivante si imperceptiblement. C'est un devenir. Si vous fermez les yeux sur ce processus, si vous voyez le bourgeon un jour puis le voyez un jour plus tard, alors

seulement vous verrez un changement. Alors seulement vous parlerez en termes de « bourgeons » et de « fleurs » et non en termes de processus de devenir.

Si vous pouvez continuer à regarder un nouveau-né sans interruption pendant dix ans, vous ne percevrez aucun changement. Le bébé né à 10 heures apparaît indistinctement à 11 heures ou à midi. Chaque instant ne montre aucune différence par rapport au suivant. Une condition se fond dans la suivante si imperceptiblement. C'est un devenir, un processus continu de devenir. Fermez les yeux sur ce processus et voyez le bébé une fois par mois. alors seulement vous percevrez un changement. Alors seulement, on peut parler en termes de « bébé » et de « garçon » et non en termes de processus ou de devenir.

Si vous pensez pouvoir observer minutieusement la progression du temps, voyez si vous pouvez le diviser en présent, passé et futur, comme le font les grammairiens parlant du présent, du passé et du futur. Selon la philosophie bouddhiste, le temps est un processus continu, chaque partie fragmentaire du temps se fondant dans l'autre et formant une continuité si ininterrompue qu'aucune ligne de démarcation ne peut être tracée avec précision séparant le temps passé du présent, ou le temps présent du futur.

Au moment où vous pensez au présent et vous dites « ce moment est le temps présent », il disparaît – disparaît dans le passé avant même que vous puissiez terminer votre phrase. Le présent glisse toujours dans le passé, devient le passé, et le futur devient toujours le présent. Tout devient. Il s'agit d'un processus universel, d'un flux constant. C'est lorsque la continuité de l'action nous manque que nous parlons en termes de choses plutôt que de processus ou de devenirs.

La biologie dit que le corps humain subit un changement continu, toutes les cellules le composant étant remplacées tous les sept ans. Selon le bouddhisme, des changements dans le corps se produisent à chaque instant. À aucun moment consécutif, le corps n'est le même. En dernière analyse, il s'agit d'un flux d'atomes ou d'unités de matière de types différents qui naissent et disparaissent à chaque instant. Le corps meurt et revit ainsi constamment au sein de cette existence elle-même. Cette mort momentanée (Khanika marana) a lieu à chaque instant de notre existence.

Il existe encore une autre loi dont la compréhension aide à comprendre la mort. C'est la Loi du Devenir ou bhava, qui est un corollaire de la Loi du Changement ou anicca. Le devenir, ou bhava, est également l'un des facteurs du schéma d'origine dépendant. Selon le bouddhisme, la loi du devenir, comme la loi du changement, est constamment à l'œuvre et s'applique à tout. Alors que la loi du changement stipule que rien n'est permanent mais est en constante évolution, la loi du devenir déclare que tout est toujours en train de se transformer en quelque chose d'autre.

Non seulement tout changement, mais la nature de ce changement est un processus visant à devenir autre chose. Non seulement tout changement, mais la nature de ce changement est un processus visant à devenir autre chose, aussi court ou long que soit le processus. En bref, la Loi du Devenir est la suivante : « Rien n'est mais ne devient ». Un devenir incessant est le propre de toutes choses. Une petite plante est toujours en train de devenir un vieil arbre. Il n'y a aucun moment où quelque chose ne devienne autre chose. Rhys Davids a dit dans ses conférences américaines : « Dans tous les cas, dès qu'il y a un début, une fin commence aussi à ce moment-là. »

Si vous vous tenez au bord de la mer et observez comment les vagues montant et descendant, une vague se fondant dans la suivante, une vague en devenant une autre, vous comprenez que ce monde entier n'est aussi que cela : devenir et devenir. Si vous pouvez rester continuellement près d'un bourgeon jusqu'à ce qu'il devienne une fleur, vous serez étonné de voir que l'état du bourgeon à un moment donné ne semble pas être différent de son état à l'instant suivant et ainsi de suite, jusqu'à ce que vous ayez sous vos yeux, le changement s'est produit parce que vous ne pouviez pas du tout le discerner.

Le processus est si graduel, une étape se fondant dans la suivante si imperceptiblement. C'est un devenir. Si vous fermez les yeux sur ce processus, si vous voyez le bourgeon un jour puis le voyez un jour plus tard, alors seulement vous verrez un changement. Alors seulement vous parlerez en termes de « bourgeons » et de « fleurs » et non en termes de processus de devenir.

Si vous pouvez continuer à regarder un nouveau-né sans interruption pendant dix ans, vous ne percevrez aucun changement. Le bébé né à 10 heures apparaît indistinctement à 11 heures ou à midi. Chaque instant ne montre aucune différence par rapport au suivant. Une condition se fond dans la suivante si imperceptiblement. C'est un devenir, un processus continu de devenir. Fermez les yeux sur ce processus et voyez le bébé une fois par mois. alors seulement vous percevrez un changement. Alors seulement, on peut parler en termes de « bébé » et de « garçon » et non en termes de processus ou de devenir.

Si vous pensez pouvoir observer minutieusement la progression du temps, voyez si vous pouvez le diviser en présent, passé et futur, comme la font les grammairiens parlant du présent, du passé et du futur. Selon la philosophie bouddhiste, le temps est un processus continu, chaque partie fragmentaire du temps se fondant dans l'autre et formant une continuité si ininterrompue qu'aucune ligne de démarcation ne peut être tracée avec précision séparant le temps passé du présent, ou le temps présent du futur.

Au moment où vous pensez au présent et vous dites « ce moment est le temps présent », il disparaît – disparaît dans le passé avant même que vous puissiez terminer votre phrase. Le présent glisse toujours dans le passé, devient le passé, et le futur devient toujours le présent. Tout devient. Il s'agit d'un processus universel, d'un flux constant. C'est lorsque la continuité de l'action nous manque que nous parlons en termes de choses plutôt que de processus ou de devenirs.

La biologie dit que le corps humain subit un changement continu, toutes les cellules le composant étant remplacés tous les sept ans. Selon le bouddhisme, des changements dans le corps se produisent à chaque instant. À aucun moment consécutif, le corps n'est le même. En dernière analyse, il s'agit d'un flux d'atomes ou d'unités de matière de types différents qui naissent et disparaissent à chaque instant. Le corps meurt et revit ainsi constamment au sein de cette existence elle-même. Cette mort momentanée (Khanika marana) a lieu à chaque instant de notre existence.

Premièrement, il peut s'agir de la pensée d'un acte puissamment impressionnant accompli (kamma) dont le mourant se souvient maintenant. Deuxièmement, l'acte puissamment impressionnant du passé peut être rappelé au moyen d'un symbole de cet acte (Kamma nimitta) comme, par exemple, s'il avait volé de l'argent dans un coffre-fort, il pourrait voir le coffre-fort. Troisièmement, l'acte puissamment impressionnant du passé

peut être rappelé au moyen d'un signe ou d'une indication du lieu où il est destiné à renaître en raison d'un tel acte, comme par exemple lorsqu'un homme qui a accompli de grands actes de charité entend belle musique divine. C'est ce qu'on appelle gati nimitta ou le signe de destination. C'est symbolique de son lieu de renaissance.

Ces trois types d'objets de pensée qu'il ne peut pas choisir consciemment pour lui-même sont connus sous le nom de signes de mort et chacun d'entre eux, selon le cas, apparaîtra de manière très forte et vivante à la conscience du mourant. Suit ensuite la cuti citta ou la pensée terminale ou la conscience de mort. Cette dernière série de pensées est la plus importante puisqu'elle façonne la nature de sa prochaine existence, tout comme la dernière pensée avant de s'endormir peut devenir la première pensée au réveil. Aucun pouvoir étranger ou arbitraire ne fait cela à sa place. Il le fait pour lui-même, pour ainsi dire inconsciemment.

C'est l'acte le plus important de sa vie, bon ou mauvais, qui conditionne le dernier moment de réflexion d'une vie. Le kamma de cette action est appelé garuka kamma ou Kamma de poids. Dans la majorité des cas, le type d'acte que les hommes accomplissent habituellement et pour lequel ils ont le plus d'affection devient la dernière pensée active. La pensée dominante dans la vie devient forte à la mort. Ce kamma habituel est appelé acinna kamma.

L'idée d'amener un mourant à offrir du tissu (Pamsukula) à la Sangha ou l'idée de lui chanter des textes sacrés a pour but de l'aider à obtenir une bonne pensée terminale pour lui-même au moyen de l'asañña kamma ou du Kamma proche de la mort. mais la force puissante de l'habitude invétérée peut survenir et malgré les chants des moines les plus pieux disponibles, le souvenir de mauvaises actions commises à plusieurs reprises peut surgir jusqu'à sa conscience et devenir la pensée terminale.

L'inverse peut également se produire. Si les derniers actes et pensées d'une personne sur le point de mourir sont extrêmement mauvais, aussi bons qu'ils aient été auparavant, alors sa pensée terminale peut être si puissamment mauvaise qu'elle peut empêcher la pensée habituellement bonne de surgir jusqu'à sa conscience, comme c'est le cas. ce qui s'est produit dans le cas de la reine Mallika, l'épouse du roi Pasenadi de Kosala. Elle a vécu une vie pleine de bonnes actions, mais au moment de mourir, ce qui lui est venu à l'esprit était la pensée d'une mauvaise action solitaire accomplie. En conséquence, elle est née dans un état de misère où elle a souffert, mais cela n'a duré que sept jours. Les effets du bon Kamma n'ont été suspendus que temporairement.

Il existe un quatrième type de Kamma qui peut provoquer l'apparition de la pensée terminale. Ce dernier type prévaut lorsqu'aucun des trois types de Kamma précédents n'est présent. Dans ce cas, une des réserves accumulées dans un passé sans fin est puisée. C'est ce qu'on appelle le katatta kamma ou le Kamma stocké. Une fois que la pensée terminale surgit, suit alors le processus de moments de pensée légitimement liés à elle. Ce processus de pensée terminal est appelé maranasañña javana vithi.

La pensée terminale passe par les mêmes étapes de progrès que toute autre pensée, avec cette différence que l'étape aperceptive de cognition complète connue sous le nom de javana ou impulsion, qui dans le cas de toute autre pensée occupe sept moments de pensée. A ce stade perceptif, le mourant comprend pleinement le signe de la mort. Vient ensuite l'étape d'enregistrement de la conscience (tadalambana) lorsque le signe de la mort

est identifié. Cette conscience apparaît pendant deux instants de pensée et disparaît. Vient ensuite l'étape de la conscience de la mort (cuti citta). Survient alors la mort. C'est ce qui se passe dans cette existence.

Considérons maintenant ce qui se passe dans la prochaine existence. Déjà les préliminaires pour l'arrivée d'un nouvel être se préparent. Il y a le parent mâle et la parente femelle. Comme expliqué précédemment, un troisième facteur, un facteur psychique, est nécessaire pour compléter les préliminaires à l'apparition d'un embryon vivant, et c'est la conscience de reconnexion (Patisandi-Viññana) qui surgit dans l'existence suivante dans le cadre approprié - le ventre de la mère. . Grâce à la conjonction de ces trois facteurs, la vie commence dans le ventre de la mère. Il n'y a aucun laps de temps, aucun arrêt du flux incessant de la conscience.

A peine la conscience de mort chez le mourant est-elle disparue que la conscience de renaissance surgit dans un autre état d'existence. Il n'y a rien qui a voyagé de cette vie à l'autre. Même le terminal pensait qu'il ne voyageait pas. Il avait le pouvoir de donner naissance à l'état passif ou bhavanga. Au moment de la naissance qui marque une existence séparée, par le contact avec le monde extérieur, l'état bhavanga inconscient ou subconscient cède la place au vithi-citta ou esprit conscient.

Dès la naissance, l'activité entre à nouveau en jeu, poussée par le désir sous une forme ou une autre. Ainsi se poursuit le flux de la vie, propulsé et motivé par le désir. Or, quelle est la pertinence de la connaissance de la loi de la conditionnalité par rapport à la question de notre attitude face à la mort ? Une fois que nous comprenons parfaitement le fait que la volonté de vivre procède de vie en vie, nous en arrivons à comprendre que cette vie et la suivante ne sont qu'un processus continu. Il en va de même pour la vie qui suit et la suivante. Pour celui qui comprend ainsi la vie comme rien de plus ni de moins qu'un long processus continu, il n'y a pas plus de raisons de s'affliger de la mort que de la vie. Ils font partie du même processus : le processus de saisie, le processus de mise en œuvre de la volonté de vivre.

La mort n'est qu'un changement dans la chose saisie. L'homme enrichi par la connaissance de la loi de la conditionnalité comprend que la naissance provoque la mort et que la mort provoque la naissance dans le cycle de la vie sansarique. Il ne peut donc pas être perturbé à la mort. Pour lui, la naissance est la mort et la mort est la naissance. Une appréciation de la loi de la conditionnalité lui révélera l'importance de bien vivre sa vie et lorsqu'il a bien vécu sa vie, la mort est la naissance de plus grandes opportunités de vivre une vie encore meilleure. C'est ainsi qu'il considère la mort.

Tout dépend de la façon dont on regarde la mort. Supposons qu'il n'y ait qu'une seule porte d'accès à une maison, s'agit-il d'une porte de sortie ou d'une porte d'entrée ? Pour celui qui se trouve du côté de la route, la porte est une porte d'entrée. Pour l'habitant de la maison, c'est une porte de sortie, mais pour les deux, c'est la même porte qui est donc vue différemment.

Comme le dit Dahlke : « Mourir n'est rien d'autre qu'une vision rétrospective de la vie, et la naissance n'est rien d'autre qu'une vision prospective de la mort ». En vérité, la naissance et la mort sont des phases d'un processus ininterrompu de saisie. La mort est un départ pour ceux que le mourant laisse derrière lui. C'est aussi une arrivée aux membres de la nouvelle famille dans laquelle il renaît. C'est la mort ou la naissance selon la façon dont nous la regardons, mais nous ne pouvons être que des observateurs à sens unique. Si nous observons le processus de mort, nous ne sommes pas en mesure d'observer le processus de naissance, et si nous

observons le processus de naissance, nous ne sommes pas en mesure d'observer le processus de mort. Ainsi, la naissance et la mort ne sont pas coordonnées dans notre esprit comme un seul processus connecté.

Notre incapacité à voir l'enchaînement étroit des deux processus, la coordination de la naissance avec la mort ou de la mort avec la naissance, nous conduit à l'illusion, ou du moins au souhait, que nous pouvons avoir l'un (la naissance) sans le autre (la mort). Nous voulons la vie mais nous ne voulons pas la mort. C'est une impossibilité. S'accrocher à la vie, c'est s'accrocher à la mort. La caractéristique saillante de la vie est l'attachement-saisissement – et le résultat logique de l'attachement selon la loi de la conditionnalité est la mort. Si vous voulez éviter la mort, vous devez éviter la vie, vous devez inverser le processus de conditionnalité. Cela ne peut se faire qu'en abandonnant le désir de s'accrocher, le désir de saisir. Qu'il n'y ait aucun attachement à la vie. Si vous vous attachez indûment aux choses de la vie, vous pourrez connaître le bonheur pendant une brève période, mais un jour, lorsque les choses auxquelles vous vous êtes attaché se désintégreront et disparaîtront comme elles le doivent, en vertu de cette puissante loi du changement agissant en conjonction avec la loi tout aussi puissante de la conditionnalité, alors les objets mêmes de joie deviennent des objets de chagrin.

À votre grande déception et dégoût, vous constaterez que toutes les sources de joie terrestre sont des sources de chagrin. Vous serez alors d'accord avec le poète qui disait : « La plus douce joie de la terre n'est qu'une douleur déguisée ». Aussi grande était la joie de l'attachement, aussi grande sera la tristesse du détachement. N'est-ce pas de la souffrance ? N'est-ce pas ennuyeux : un jour poursuivre un fantôme avec enthousiasme, le lendemain l'abandonner avec dégoût, un jour être exalté et le lendemain être déprimé ? Combien de temps votre estime de soi vous permettra-t-elle d'être projeté de haut en bas, comme un ballon de football ? N'est-il pas bien plus satisfaisant, bien plus digne, bien plus sûr et bien plus sage de vivre sans attaches ? Si le malheur doit arriver, il arrivera ; si la maladie doit arriver, elle viendra. Nous ne pouvons pas changer les événements de la vie, mais nous pouvons certainement changer notre attitude à leur égard.

VII

Considérons maintenant le cas de deux personnes qui ont été accablées par le chagrin face au deuil qu'elles ont dû subir. Considérons d'abord le cas de Patacara. Elle a perdu son mari mordu par un serpent. Elle était trop faible pour traverser une rivière avec ses deux enfants – un nouveau-né et un enfant d'environ un an. Elle laissa donc l'aîné sur la berge et pataugea dans l'eau avec son nouveau-né avec beaucoup de difficulté. Ayant atteint l'autre rive et y ayant laissé le nouveau-né, elle revenait par l'eau pour rejoindre l'aîné.

A peine avait-elle atteint le milieu du ruisseau qu'un faucon fondit sur le nouveau-né et l'emporta en pensant qu'il s'agissait d'un morceau de chair. Lorsque Patacara, voyant cela, cria de douleur frénétique en levant les deux mains, l'aîné de l'autre rive, pensant que sa mère l'appelait, courut dans la rivière et se noya. Seule, pleurant et se lamentant, elle se dirigeait maintenant vers la maison parentale où elle avait prévu d'aller avec son mari et ses deux enfants, quand une à une ces calamités se produisirent.

Alors qu'elle avançait, elle rencontra un homme qui revenait de sa ville natale et lui demanda des nouvelles de ses parents et de son frère. Cet homme a annoncé la triste nouvelle qu'à cause d'une violente tempête la veille, la maison de ses parents s'était effondrée, détruisant à la fois son père, sa mère et aussi son frère. Pendant qu'il

parlait, il désigna de la fumée qui s'élevait au loin et dit : "C'est la fumée qui s'élève du bûcher funéraire dans lequel brûlent les corps de votre père, de votre mère et de votre frère." Complètement distraite par le chagrin, elle courait partout comme une folle, malgré la chute de ses vêtements. L'agonie lui rongait le cœur, l'agonie la plus atroce. On lui a conseillé d'aller voir le Bouddha, elle est allée lui expliquer son sort.

Que lui a dit le Bouddha ? " Patacara, ne sois plus troublé. Ce n'est pas la première fois que tu pleures sur la perte d'un mari. Ce n'est pas la première fois que tu pleures sur la perte de tes parents et de tes frères. Tout comme aujourd'hui, ainsi aussi à travers cette Au cours de votre existence, vous avez pleuré sur la perte d'innombrables maris, d'innombrables fils, d'innombrables parents et d'innombrables frères, que les larmes que vous avez versées sont plus abondantes que les eaux des quatre océans. Tandis que le Bouddha prononçait ces paroles de sagesse et de consolation, le chagrin de Patacara devenait de moins en moins intense et finalement, non seulement son chagrin la quitta complètement, mais lorsque le Bouddha lui prêcha et conclut son discours, Patacara atteignit le stade de l'entrée dans le courant. (sotapatti), la première étape de la sainteté.

Maintenant, qu'est-ce qui a contribué à faire disparaître le chagrin de l'esprit de Patacara ? C'est la prise de conscience aiguë de l'universalité de la mort. Patacara a réalisé qu'elle avait vécu d'innombrables vies, qu'elle avait subi un deuil d'innombrables fois et que la mort est quelque chose qui se produit toujours.

Alors que Patacara réalisait l'universalité de la mort en référence à ses nombreux deuils dans le passé, Kisagotami la réalisait en référence aux nombreux deuils subis par les autres autour d'elle dans cette vie elle-même. Lorsque son unique enfant mourut, son chagrin fut si grand qu'elle s'accrocha au cadavre, ne permettant à personne de l'incinérer. C'était le premier deuil qu'elle vivait. L'enfant mort fermement tenu contre son corps, elle allait de maison en maison pour demander des médicaments qui ramèneraient la vie à son enfant. Elle fut dirigée vers le Bouddha qui lui demanda de se procurer une pincée de graine de moutarde blanche, mais elle devait provenir d'une maison où aucun décès n'avait eu lieu. Elle part alors à la recherche de ce prétendu remède pour son enfant qu'elle croit facile à obtenir.

Dans la toute première maison, elle le demanda, mais lorsqu'elle demanda s'il y avait eu un décès sous ce toit, elle reçut la réponse : " Que dis-tu, femme ? Quant aux vivants, ils sont peu nombreux, quant aux morts, ils sont nombreux. " ". Elle s'est ensuite rendue dans la maison voisine. Là aussi, elle apprit que la mort avait également fait sa visite dans cette maison. Elle se rendit dans de nombreuses maisons et dans chacune d'elles on lui parla d'un père décédé ou d'un fils décédé ou d'un autre parent ou ami décédé. Le soir venu, elle était fatiguée de sa tâche désespérée. Elle entendit le mot « mort » résonner dans chaque maison. Elle a réalisé l'universalité de la mort. Elle enterra l'enfant mort dans la forêt, puis retourna vers le Bouddha et dit : « Je pensais que c'était moi seule qui souffrais du deuil. Je le trouve dans chaque maison. Je trouve que dans chaque village les morts sont plus nombreux que les autres. vie." Non seulement Kisagotami fut guérie de son chagrin, mais à la fin du discours que lui fit le Bouddha, elle atteignit elle aussi le stade de l'entrée dans le courant (sotapatti).

Comparons maintenant les cas de Patacara et Kisagotami avec celui du fermier ignorant qu'était le Bodhisatta dans une vie antérieure, comme mentionné dans l'Uraga Jataka. Aussi rustique qu'il fût, il pratiquait à la perfection la pleine conscience de la mort. Il s'était entraîné à penser de temps en temps : « La mort peut

survenir à tout moment ». C'est un sujet sur lequel la majorité d'entre nous refuse de réfléchir. Non seulement il prenait l'habitude de le penser, mais il veillait même à ce que tous les membres de sa maison fassent de même. Un jour, alors qu'il travaillait aux champs avec son fils, ce dernier fut piqué par un serpent et mourut sur le coup. Le père n'était pas du tout perturbé. Il se contenta de porter le corps au pied d'un arbre, le couvrit d'un manteau, sans pleurer ni se lamenter, et reprit son labourage sans s'inquiéter.

Plus tard, il a fait dire à son domicile, par l'intermédiaire d'un passant, d'envoyer un colis de nourriture au lieu de deux pour le repas de midi et de venir avec des parfums et des fleurs. Lorsque le message a été reçu, sa femme savait ce que cela signifiait, mais elle non plus n'a pas cédé à l'expression de chagrin ; ni sa fille, ni sa belle-fille, ni la servante. Comme demandé, ils se rendirent tous au champ avec des parfums et des fleurs, et une crémation des plus simples eut lieu, sans que personne ne pleure.

Sakka, le chef des dieux, descendit sur terre et se dirigea vers l'endroit où un corps brûlait sur un tas de bois de chauffage. Il demanda à ceux qui se trouvaient autour s'ils rôtaient la chair d'un animal. Quand ils répondirent : « Ce n'est pas un ennemi si ce n'est notre propre fils. » "Alors il ne pouvait pas être un fils qui vous soit cher", dit Sakka. "C'était un fils très cher", répondit le père. "Alors," demanda Sakka, "pourquoi ne pleures-tu pas ?" Le père en réponse prononça cette strophe :

"L'homme quitte sa forme mortelle lorsque la joie de vivre est passée.
De même qu'un serpent a l'habitude de jeter sa mue usée.
Aucune lamentation d'un ami ne peut toucher les cendres des morts.
Pourquoi devrais-je pleurer ? Il se comporte comme il a dû le faire."
Des questions similaires ont été posées à la mère du fils décédé qui a répondu ainsi :

« Sans qu'on l'ait appelé, il est venu ici, sans qu'on lui ait demandé de partir bientôt.
Même s'il venait, il s'en allait, quelle est la cause du malheur ?
Aucune lamentation d'un ami ne peut toucher les cendres des morts.
Pourquoi devrais-je pleurer ? Il se comporte comme il a dû le faire."
"Les sœurs aiment sûrement leurs frères. Pourquoi ne pleures-tu pas ?" » demanda Sakka à la sœur du mort.
Elle répondit:

« Même si je devrais jeûner et pleurer, en quoi cela me serait-il profitable ?
Mes amis et parents seraient hélas plus malheureux.
Aucune lamentation d'un ami ne peut toucher les cendres des morts.
Pourquoi devrais-je pleurer ? Il se comporte comme il a dû le faire."
Sakka a alors demandé à la femme du mort pourquoi elle ne pleurait pas. Elle répondit ainsi :

"Comme les enfants pleurent en vain pour saisir la lune au-dessus,
Ainsi, les mortels pleurent paresseusement la perte de ceux qu'ils aiment.
Aucune lamentation d'un ami ne peut toucher les cendres des morts.
Pourquoi devrais-je pleurer ? Il se comporte comme il a dû le faire."

Enfin, Sakka demanda à la servante pourquoi elle ne pleurait pas, d'autant plus qu'elle avait déclaré que le maître n'avait jamais été cruel envers elle mais qu'il était très prévenant et gentil et la traitait comme une enfant adoptive. Voici sa réponse :

« Un pot de terre cassé, ah, qui peut le reconstruire ?

De même, pleurer les morts n'est qu'un travail vain.

Aucune lamentation d'un ami ne peut toucher les cendres des morts.

Pourquoi devrais-je pleurer ? Il se comporte comme il a dû le faire."

Les Avyaakatas

L'état de Nibbana après la mort de l'arahant n'est abordé nulle part dans le Canon Paali. Les quatre alternatives avancées concernant cet état, à savoir : le Parfait existe-t-il après la mort, n'existe-t-il pas, existe-t-il et n'existe-t-il pas, n'existe-t-il ni n'existe-t-il après la mort, restent toutes laissées de côté sans réponse. Ces questions sont mises de côté parce qu'elles ne sont pas utiles au bonheur et à la compréhension humains, ne concernent pas le Dhamma, ne sont pas utiles à la vie supérieure, ne sont pas propices au désenchantement et au détachement, ne sont pas propices à la cessation de la misère, à la tranquillité de l'esprit, à la connaissance supérieure, à la perspicacité et à la paix (Nibbana).[94]

L'Aggivacchagotta Sutta cite à ce sujet une comparaison qui illustre que les questions elles-mêmes n'ont aucun sens.[95] S'il y a un incendie et si le feu s'éteint sans combustible, peut-on se poser la question : « Dans quelle direction le feu est-il parti, est, sud, ouest ou nord ? La question elle-même est inappropriée car elle suppose que le feu peut exister indépendamment du combustible. La religieuse Khemaa souligne que l'état du Tathaagata après la mort est incommensurable. Tout comme il est impossible de calculer les gouttes d'eau dans l'océan et les grains de sable dans la terre, il est également impossible de conceptualiser l'état du Nibbana après la disparition de l'arahant.[96] L'Anuraadha Sutta déclare que les cinq agrégats de saisie, ou les facteurs de personnalité, sont éphémères, insatisfaisants et non-soi. Le noble disciple est donc détaché d'eux. Il gagne la liberté et, après la mort, il devient complètement introuvable.[97] L'Alagadduupama Sutta soutient que le Tathaagata ne peut pas être identifié avec les facteurs de personnalité même de son vivant, alors comment peut-il être identifié après la mort ?[98]

Une explication plausible est nécessaire pour le silence traditionnel concernant l'état de l'arahant après la mort. L'existence dans le monde implique le temps et l'espace. On existe au cours d'une période particulière dans un espace ou une localité particulière. Si l'on passe au-delà du temps et au-delà de l'espace, il n'est pas possible de parler d'existence en référence à un tel. Pour parler à la fois de temps et d'espace, il faut un point de référence, par ex. A a 50 ans. Cela signifie que 50 ans se sont écoulés depuis la naissance de A. Si A n'est pas né, il est impossible de parler de « temps » ou d'existence en référence à lui. De même avec l'espace. Sans points de référence, il n'est pas possible de saisir l'espace. Il existe une distance définie entre deux points spécifiques. On ne peut pas non plus parler de direction sans point de référence. Lorsque la notion de « je », qui est le point de référence personnelle, est éradiquée, on dépasse le temps, l'espace et la causalité. Il n'est donc pas possible de parler de l'être libéré comme existant ou non.

Nous nous souvenons ici d'une déclaration faite par Fritjof Capra dans son Tao de la Physique pertinente à notre contexte actuel. Il déclare : « Les physiciens peuvent « expérimenter » le monde espace-temps à quatre dimensions à travers le formalisme mathématique abstrait de leurs théories, mais leur imagination visuelle, comme celle de tout le monde, est limitée au monde tridimensionnel des sens. Notre langage et notre pensée. Les modèles ont évolué dans ce monde tridimensionnel et nous trouvons donc extrêmement difficile de gérer la réalité quadridimensionnelle de la physique relativiste. »[99] Ainsi, lorsque la réalité quadridimensionnelle échappe également à l'expérience perceptuelle de l'homme moyen, Comment le Nibbana, qui transcende ces

quatre dimensions, peut-il relever d'une simple expérience verbale ? Il est donc impossible de parler de l'état de l'arahant en termes d'existence ou de non-existence.

A ce stade, une observation peut être faite sous un autre point de vue. Le bouddhisme décrit les caractéristiques de toutes choses en trois déclarations : Sabbe sa"nkhaaraa anicca, sabbe sa"nkhaaraa dukkhaa, sabbe dhammaa anattaa, ce qui signifie que toutes les choses conditionnées sont impermanentes, toutes les choses conditionnées sont insatisfaisantes, tous les phénomènes ne sont pas le soi.[100] Ici, le changement de terminologie dans la dernière déclaration semble important. Le Commentaire Sa.myutta explique la dernière déclaration comme suit : Sabbe dhammaa anattaa ti sabbe catubhuumakaa dhammaa.[101] Le Visuddhimagga explique les quatre bhūmis ou plans comme kaamaavacara, ruupaavacara, aruupaavacara et lokuttara, signifiant la sphère sensuelle, la sphère de la matière fine, la sphère immatérielle et le supramondain.[102] Par conséquent, le dhammaa dans notre déclaration peut être interprété comme incluant également l'état supramondain de Nibbana. Commentant cette déclaration, le Vén. Narada Thera observe : « Le Dhammaa peut être appliqué à la fois aux choses et aux états conditionnés et inconditionnés. Il embrasse à la fois les choses conditionnées et inconditionnées, y compris le Nibbana. Afin de montrer que même le Nibbana est libre d'une âme permanente, le Bouddha a utilisé le terme dhammaa dans le troisième verset. Nibbana est un état supramondain positif et est sans âme. »[103] Il est significatif que le dhammaa n'ait pas été utilisé dans les deux premières déclarations. Le but semble être d'exclure le Nibbana qui est permanent et heureux. Nous pouvons donc supposer qu'il existe un état permanent et heureux, mais il ne s'agit pas d'un soi. Cet état est Nibbana. Cela doit être une dimension complètement différente de tout ce qui est terrestre. La permanence évoquée ici n'a aucune référence au temps et à l'espace, et le bonheur dont il est question n'a aucune référence aux sentiments, vedanaa.

De plus, il y a une grande différence entre la mort d'un terrestre ordinaire et celle d'un arahant. Pour indiquer cela, une terminologie différente est utilisée : mara.na/miyyati est utilisé pour la mort d'un mondain, tandis que parinibbaana/parinibbaayati est utilisé dans le cas d'un arahant. En fait, le Dhammapada déclare spécifiquement que les vigilants, c'est-à-dire les arahants, ne meurent jamais (au sens ordinaire du terme). [104]

Voyons d'abord ce qui se passe lorsqu'un terrestre meurt. C'est un fait reconnu que tout le monde a peur de la mort.[105] Nous avons également peur de l'inconnu ; la mort est donc doublement effrayante parce que nous la connaissons le moins. Il semble raisonnable de supposer qu'à la racine de toute peur se cache la peur de la mort. En d'autres termes, nous craignons tout ce qui menace directement ou indirectement notre vie. Tant que notre corps est suffisamment fort, nous pouvons soit combattre, soit fuir la source de la peur, avec l'intention de préserver la vie. Mais quand finalement nous sommes sur notre lit de mort face à la mort et que notre corps n'est plus assez fort pour fuir la mort, il est très peu probable que nous acceptions mentalement la mort avec résignation. Nous lutterons dur, désirerons et désirerons vivre (ta.nhaa), et tendrons la main et saisirons (upaadaana) une base viable quelque part alors que le corps mourant ne peut plus maintenir la vie. Une fois qu'une telle base viable, par exemple un ovule fécondé dans le ventre de la mère, a été saisie, le processus de devenir ou de croissance (bhava) commence là, qui donne finalement lieu à la naissance (jaati). C'est ce que l'on appelle dans le pa.ticcasamuppaada à douze liens : « le désir ardent de saisir les conditions, de saisir les conditions de devenir, de devenir les conditions de la naissance. »[106] Ainsi, un terrestre meurt et renaît.

Considérons maintenant les derniers instants d'un arahant. Comme un arahant n'a aucune peur d'aucune source (akutobhaya), il ne sera pas agité (na paritassati) car il n'a aucune soif de vivre. Il observera le processus de la mort avec une parfaite sérénité et une pleine conscience cristalline.[108] De plus, le Mahaaparinibbaana Sutta, qui explique les derniers moments du Bouddha, déclare que le Bouddha est décédé immédiatement après s'être levé du quatrième jhaana.[109] Le quatrième jhaana est caractérisé par la pureté de l'équanimité et de la pleine conscience.[110] On ne sait pas si tous les arahants atteignent le parinibbaana après le quatrième jhaana, mais ils ne peuvent certainement pas avoir une mort illusoire.[111] Comme ils ne saisissent pas une autre naissance, l'état qu'ils atteignent après leur décès définitif doit être décrit comme non né (ajaata). De même, il est sans cause (asa"nkhata).[112] Comme il ne s'agit pas d'une mort ordinaire, on l'appelle l'état immortel.[113] Il est au-delà de l'existence élémentaire, au-delà des brahmalokas, ni dans ce monde ni dans l'autre, au-delà du rayonnement de le soleil et la lune.[114] Cela dépasse ce que nous connaissons dans les trois mondes de kaama, ruupa et aruupa. Par conséquent, comme cela dépasse la compréhension humaine ordinaire, toute tentative de définition de l'État est vouée à disparaître. dans l'échec. Le parcours des libérés ne peut être retracé comme celui des oiseaux dans les airs.[115]

Anuraadho Sutta : Anuraadha est attrapé

Le Vén. Anuraadha, habitant seul dans une cabane forestière, est interrogé par les vagabonds d'une autre secte. Il expose son problème au Bouddha, qui séjourne à Vesali :] "Je reste, Seigneur, dans une cabane forestière non loin de là. Maintenant, un certain nombre de vagabonds d'une autre secte sont venus vers moi... et m'ont dit : 'Ami Anuraadha , un Tathaagata, un surhomme, un homme suprême, celui qui a atteint le plus haut, doit être décrit de [l'une des] quatre manières : un Tathaagata vient à l'existence après la mort, il ne vient pas à l'existence après la mort ; être et ne vient pas à être après la mort ; il ne vient pas à être et ne vient pas à être après la mort.'[1] À ce Seigneur, j'ai répondu... : 'Un Tathaagata peut être décrit autrement que de ces quatre manières. ...' A ma réponse, les vagabonds d'une autre secte dirent : 'Ce moine doit être un novice, ordonné depuis peu, ou s'il est un ancien, c'est un imbécile ignorant.' Alors les vagabonds, me traitant de novice et d'imbécile, se levèrent et s'en allèrent. Peu après leur départ, Seigneur, je pensais : « Si ces vagabonds me posaient d'autres questions,[2] comment leur répondrais-je. afin d'exprimer correctement le point de vue du Béni du Ciel, sans fausse déclaration, conformément à la vraie doctrine, afin qu'aucun disciple de son maître n'encoure des reproches ?"

"Maintenant, qu'en penses-tu Anuraadha, le corps est-il permanent ou impermanent ?"

"Impermanent, Seigneur." ...

"Eh bien, Anuraadha, assimilez-vous le Tathaagata à son corps,[3]... sentiments,... perceptions,... formations mentales,... conscience ?"[4]

"Non, en effet, Seigneur."

"Considérez-vous qu'il n'a pas de corps,... de sentiments,... de perceptions,... de formations mentales,... de conscience ?"

"Non, en effet, Seigneur."

"Alors, Anuraadha, puisque dans cette vie même le Tathaagata ne doit pas être considéré comme existant réellement et véritablement, est-il approprié que vous déclariez à son sujet : 'Amis, celui qui est un Tathaagata... peut être décrit autrement que dans ces quatre manières...?'"[5]

"Non, en effet, Seigneur."

"Bien, bien, Anuraadha. Comme avant, maintenant je proclame simplement la souffrance et la cessation de la souffrance."

Remarques

1. La quadruple division de la logique indienne :

une chose (1) est, (2) n'est pas, (3) les deux sont et n'est pas, (4) ni n'est ni n'est pas.

2. Ou : "si je me posais à nouveau la même question".

3. Ici, comme dans d'autres passages similaires, SA [commentaire SN] glose Tathaagata (SN 12.15, n. 10) avec satta « un être », pour la confusion des érudits. Le fait semble être que même dans cette vie, tout « être », et pas simplement le Tathaagata, n'est réel qu'en termes de vérité conventionnelle et non de vérité ultime (voir SN 1.20, n. 8). La différence réside dans ce qui se passe après la mort.

4. L'identification d'une personne à la « conscience » est fortement condamnée par la réprimande du Bouddha à « Saati le fils du pêcheur » dans MN 38.

5. Anuraadha avait bien sûr tort de dire qu'un Tathaagata peut être décrit autrement que de l'une de ces quatre manières, puisqu'il ne peut pas du tout être décrit après sa mort. Il aurait eu raison de nier que l'une quelconque des quatre manières de description (n° 1) soit correcte, mais de ne pas suggérer qu'il existe une autre description possible. Notons que les "errants d'une autre secte" étaient visiblement extrêmement bien informés sur l'enseignement du Bouddha (même s'ils ne le comprenaient pas vraiment !), et tendaient un piège minutieux à Anuraadha. Ils maîtrisaient la terminologie et n'étaient que trop prêts à se jeter sur une apparente faiblesse.